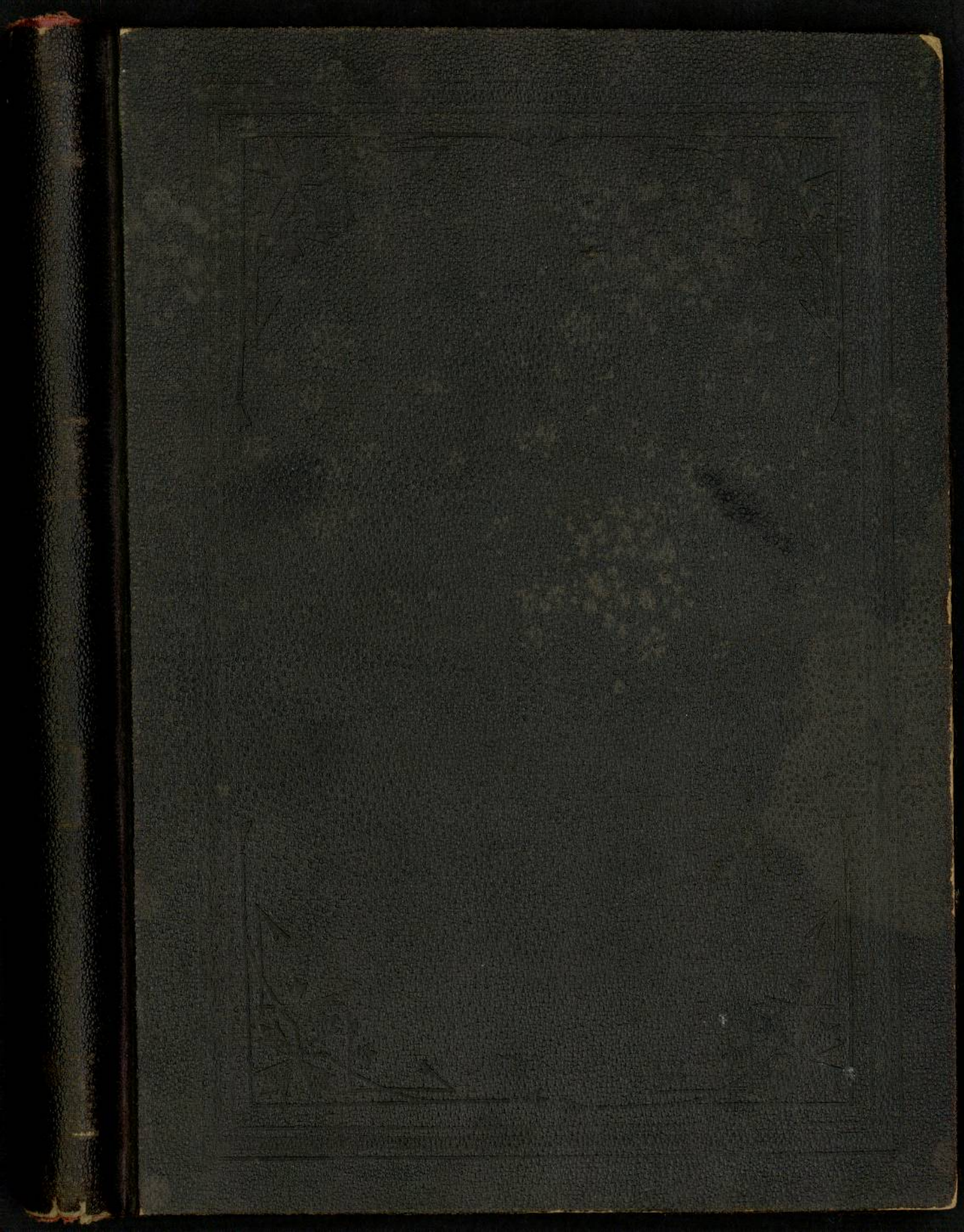
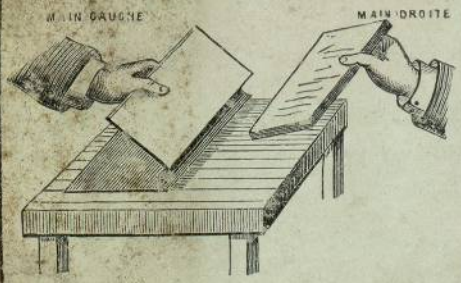




RELIURE ÉLECTRIQUE OU INSTANTANÉE

I. F.

Exiger la marque de fabrique PARIS-LONDON
Patent.

MODE D'EMPLOI

De la main gauche, soulever un des côtés en appuyant l'intérieur de l'autre sur le bureau, le dos se trouvant ainsi ouvert, la main droite sert à introduire ou retirer les papiers.

Laisser la reliure revenir sur elle-même et les papiers se trouvent fixés.

N.B.—La chemise renfermée dans chaque reliure n'est pas indispensable, mais elle facilite l'introduction des papiers.

RELIURE ELECTRIQUE

Servant à relier soi-même, sans difficulté, les papiers, manuscrits, documents, etc.

	FORMAT.	HAUT.	LARG.
No. 1.	*In 8°.*	24	16½
" 2.	*In 4°.*	29	21
" 3.	*Musique*	36	26
" 4.	*Ministre*	32	22
" 5.	*In 8°. Jésus* ...	28	18
" 6.	*Journal illustré, etc.*	40	28
" 7.	*Quadrille*	28	36
" 8.	*Traite Mandat* ...	13	29
" 9.	*Journaux illustrés gd. format*	46	33

I.F.

PARIS, LONDON.

PATENT.

Specialité d'Articles anglais pour bureaux.

No. **1.**

Deux Semaines
en Tunisie
et
en Algérie.

par Paul Sabatier.

avec plus de 120 dessins ou photographies dans le texte.



Avril 1896.

S.C.D. TOULOUSE III B.U. Lettres



Voyage en Tunisie et en Algérie : notes prises au jour le jour.

Vendredi. 27 Mars — Partis la veille au soir à 11 heures et demie avec l'abbé Sendereus : Gabriel et son futur beau-père nous ont reconduits jusqu'à la gare à peu près déserte. Nous avons pris place dans un compartiment vide, où un seul voyageur déjà installé (comme nous l'avons su plus tard, c'était le docteur Monod de Pau). L'abbé dort sur les coussins : je sommeille un peu moi-même quand nous franchissons Lunel. A Nimes, où notre voyageur descend, je me redresse sans distinguer grand chose de la ville endormie, quoique la lune éclaire avec un bel éclat. Le mistral souffle assez intense quand le train

franchit le Rhône : le pittoresque château de Tarascon illuminé par la lune, élève là-bas sa lourde silhouette, après une file de réverbères clignotants.
Il faut ici changer de train, et perdre une grosse heure à remorquer sa valise dans les salles d'attente pleines de dormeurs, puis sur le quai encombré de monde. La brise est fraiche et sera peu avantageuse pour ma gorge mal guérie. Bah ! nous allons vers le pays de soleil.

Voici le train interminable, où nous trouvons à nous caser fort bien, chacun dans un compartiment voisin, seul avec un autre voyageur, et je continue à sommoler doucement entendant vaguement appeler Arles, réveillé à demi par le fracas du tunnel de la Nerthe. Je me secoue au petit jour quand après l'Estaque, le train arrêté par quelque digue, stoppe à peu de distance de Marseille. Le vent a encore augmenté et quoique le jour luise à peine, il secoue vigou-

reusement les pins d'une bastide voisine de la voie. Là-bas tout au fond la grande bleue s'étale dans la pénombre grise de l'aurore.
« Marseille, tout le monde descend de voiture. ».
Laissant les bagages au dépôt, nous dégringolons à pied par la ville pour gagner Notre Dame de la Garde qui apparait au dessus de l'amon-cellement des toits et des maisons.
Je vais au jugé, et m'engage un peu au hasard dans des rues secon-daires, passant devant une église de style jésuite : nous débouchons en pleine rue d'Aix, plus bas que la porte, à quelques pas du Cours Belzunce. L'animation est grande quoiqu'il ne soit pas encore six heures. Par la Canebière et la rue Saint Ferréol, puis par le boulevard Puget et la rue Notre Dame, nous arrivons jusqu'à l'ascenseur au pied duquel on a créé un petit square. L'ascenseur (50^{c} aller et retour) rap-pelle celui de Bon Secours de Rouen.

mars il est plus vertical (Figure à la page 218). Dans le wagonnet s'installent avec nous trois vierges folles qui vont implorer, Dieu sait pourquoi, les faveurs de la Madone. En s'élevant, on découvre une vue admirable, mais le mistral est furieux quand nous débarquons, et il nous fouette rageusement sur le pont et sur les gradins qui montent à la Chapelle.

On chante une messe solennelle, pendant que l'abbé dit la sienne dans la première chapelle de droite. La nef est encombrée par une charpente qui sert à la fois de soutien pour les mosaïstes de la voûte, et de protection contre leurs débris.

Malgré la violence du mistral, nous demeurons quelques minutes à contempler le beau panorama. Là-bas tout au fond, le vieux port hérissé de mâts; un peu plus loin, derrière le faubourg populeux, la nouvelle cathédrale et les bassins des ports où les grands paquebots d'outremer paraissent minuscules et comparables

à des jouets d'enfants. Plus à gauche l'immensité d'eau bleue : les vagues sont couronnées de petites crêtes blanches et viennent déferler violemment contre la grande jetée du port. Décidément la mer sera dure, et l'abbé recevra pour son début dans la vie maritime une rude caresse de dame Méditerranée.

Il n'est pas huit heures quand nous arrivons au bureau de la Cie Transatlantique dans la grande rue de la République : il est encore fermé, et nous attendons sur place l'ouverture en compagnie de plusieurs de nos futurs collègues du Congrès, parmi lesquels Bergonier, de Bordeaux, que j'avais rencontré la veille en gare de Cette, et qui vient à Tunis avec sa femme et son tandem.

Les places payées, un chocolat absorbé au Grand Café glacier sur la Canebière, nous grimpons dans un tramway qui nous amène à la Joliette. C'est là que stationnent tous les paquebots. Nous allons rendre

visite au bateau qui aura l'honneur de nous porter : c'est le Saint Augus-tin, steamer de 1800 tonneaux, puissance de 2600 chevaux (100m de long, 9m de hauteur du pont supé-rieur à la cale), très bon marcheur, pouvant atteindre et maintenir la vitesse de 17 noeuds.

Montés à bord, nous reconnaissons les couchettes que le hasard des inscriptions nous a assignées. J'aurai le 22 bis, place supplémentaire installée sur le divan au dessous du hublot, en face des couchettes 22 et 24. L'abbé doit se contenter du 7 bis, mauvais divan étroit, plus à l'arrière du bâteau à tribord.

En sortant du Saint Augustin, nous montons à la cathédrale qui a été récemment livrée au culte. Des Frères y conduisent de longues files d'élèves en costume de velours bleu avec col et étoiles jonquille (ce sont les mêmes frères de l'Etoile).

L'intérieur de l'immense édifice est encore un peu nu : ces voûtes byzan-

-tines ont besoin du revêtement encore très incomplet de mosaïques étincelantes. On construit le maître-autel, très petit sous un baldaquin d'or que supportent quatre piliers d'onyx. La chaire est encore provisoire, en bois remarquablement peint en faux marbre.
Dans l'absidiole de droite, les chanoines psalmodient l'office du matin.
Le portail extérieur est très beau, et très bien décoré. L'abbé essaie d'en prendre une photographie par un soleil un peu voilé, et nous regagnons lentement la Canebière en longeant le canal des Barques, puis le quai de l'Hôtel de Ville, où on décharge bruyamment de nombreux voiliers.
Quoiqu'il soit onze heures à peine, nous allons déjeuner sur le vieux port chez Bregaillen, avec des huitres et une bouillabaisse assez bien faite, mais qui sera difficile à digérer par cette chaleur lourde malgré le vent.
Après le café et la fine champagne

lentement savourés, j'emmène l'abbé par la Canebière, la rue de Noailles, et le boulevard du Nord, jusqu'à la Gare, où un fiacre nous prend armes et bagages pour nous conduire à la Joliette auprès du Saint Augustin.
Le guichet d'enregistrement de la Compagnie Transatlantique ne s'ouvre qu'à deux heures, ce qui m'oblige à stationner au moins une heure sous les rayons brûlants du soleil. La Ville de Naples arrive de Tunis avec un gros retard occasionné sans doute par le Mistral très violent dans le Golfe : les passagers, d'abord peu nombreux sur le pont, montrent peu à peu leurs figures encore pâlies par les hoquets de la traversée. et j'assiste au défilé assez piteux devant l'inspection des douaniers qui fouillent hâtivement valises et paquets.
Enfin, ma malle est enregistrée : je grimpe au Saint Augustin, assez las de cette longue attente et aussi de la nuit semi-blanche, sans doute

aussi de ma bouillabaisse mal di-
-gérée. Si je dois souffrir du mal
de mer, jamais conditions n'auront
été plus propices.
Je monte avec l'abbé sur le pont
supérieur, et accoudé sur le bastin-
-gage, j'assiste à l'embarquement
des passagers très nombreux et des
bagages qu'on amène successivement
sur des chalands carrés où la grue
à vapeur du bateau les saisit pour
les engouffrer dans la cale.
Voici un cheval, qui paraît assez peu
disposé à faire la traversée : bon
gré malgré, on l'introduit dans
une sorte de cage carrée, où on
l'amarre soigneusement : puis le
chaland l'emporte jusqu'au flanc
du paquebot, et la grue d'avant
l'enlève, et l'installe, paraît-il, dans
le faux pont, où sans doute il au-
-ra le mal de mer comme un
vulgaire passager.
Quatre heures : la sirène du bord
a répété plusieurs fois son hurlement
sauvage. Le pont est absolument con-

-vert de monde Pas mal de gens sont venus accompagner des partants : Quelques malles retardataires escortées des propriétaires arrivent encore.

Enfin un coup de cloche donne le signal du départ : ceux qui ne partent pas doivent descendre bien vite sous peine d'être emportés en Afrique. On relève le pont-escalier. Nous partons. Il est plus de quatre heures et demie. L'évolution de cette grande masse au milieu du port si encombré de navires, n'est pas chose commode, d'autant que le vent est toujours très violent.

Voilà un chapeau qui incivilement abandonne le chef de son propriétaire, et va flotter sur l'eau bourbeuse du port à la joie des badauds et sans doute de son futur possesseur.



Fig 1

Grâce au remorqueur de la Compagnie, le Saint Augustin

glisse le long du ponton où est accroché le Général Chanzy. En face, derrière le pavillon de la Compagnie Transatlantique, s'élèvent les hautes constructions du quai.

Cinq heures ne sont pas loin, quand nous arrangeons parallèlement au quai, au dessus duquel, derrière les masses noires et rouges des steamers, se dresse imposante et majestueuse la nouvelle Cathédrale, dont les nombreuses coupoles scintillent sous les rayons obliques du soleil.



f.2

La marche s'accélère dès qu'on a franchi la passe, et aussitôt la houle se fait sentir. On passe devant la pittoresque entrée du vieux port, avec ses anciens forts et son phare. Le clocher de Notre Dame de la Garde se dresse à droite dans un demi-soleil, et la passerelle métallique de l'ascenseur se profile sur les nuages blancs



f. 3

au dessus des amas de maisons de la cité Phocéenne.
Les vagues sont déjà très fortes, produisant un tangage assez intense auquel ne tarde pas à succéder un roulis encore plus violent.
Appuyé contre la toile d'un des canots, je contemple l'admirable couleur azurée des flots parsemés d'écume blanche. Un steamer qui est sorti du port, peu avant nous, semble suivre la côte, se dirigeant vers Toulon ou Nice: sa mâture oscille sous le roulis.
Les atteintes du mal de mer commencent à se faire sentir dans les rangs des passagers encore très nombreux sur le pont. Certains visages deviennent verts ou jaunes, prélude de débâcles prochaines, chères aux poissons. Une pauvre dame s'étale de tout son long sur le plancher du

pont et demeure ainsi très long-
-temps. Le pauvre abbé s'éclipse à
son tour et suivant mes conseils,
va s'étendre sur son matelas.

Les rochers calcaires blanchâtres
de la côte de Provence se dessinent en-
-core derrière nous sous les rayons
rougeâtres du soleil couchant; mais le
vent fraichit beaucoup: j'ai froid et
je me réfugie à l'abri du mistral
dans la galerie couverte du pont à
bâbord. La bouillabaisse de Bregai-
-llon est encore non digérée, mais
toutefois demeure en place. Cepen-
-dant je reste sourd aux appels de
la cloche qui nous convie à dîner
vers 5 heures et demie. C'est le point
de départ de nouveaux festins pour
les poissons attachés à la fortune
du navire: car dans beaucoup d'
estomacs, le dîner ne fit qu'un
bien court séjour, et vers six heures,
les vomissements crépitaient de
tous côtés comme une fusillade.

Le roulis augmente de plus
belle. A sept heures, une énorme

vague envahit le bâteau à tribord, et couvre d'eau tout le pont. Je me sauve dans ma cabine où l'un des passagers qui souffre du mal de mer, est déjà couché. Malgré la chaleur qui est horrible, malgré les effluves d'odeur inquiétante qui imprègnent l'air, je m'étends sur ma couchette sans me dévêtir, essayant de sommeiller.

Ma sacoche qui est suspendue à un crochet aux pieds de mon lit, se balance violemment sous l'effet du roulis qui me semble atteindre son maximum vers neuf heures. Après minuit, la violence est moindre. Pourtant je dors mal, un peu congestionné par cette atmosphère lourde et chaude et par la mauvaise digestion de la veille. Il faut reconnaître que les mouvements violents du bâteau, accompagnés de craquements et de la secousse rythmique de la machine, n'est pas un soporifique bien recommandable.

Samedi 28 Mars — Vers six heures trois quarts, le jour étant pleinement venu, la cloche du petit déjeuner sonne et je lui obéis de suite. Le temps est couvert, la mer continue à être très houleuse, et moutonne à perte de vue. Mais le roulis est moindre et assez régu-lier.

Je déjeune de quelques Albert trempés dans du thé au lait. L'abbé qui a passé une nuit pas trop mauvaise, étendu dans le couloir sur un matelas, déjeune aussi d'assez bon cœur, mais demeure prudemment couché sur les coussins du salon.

La journée s'écoule longue coupée de quelques bavardages insignifiants: je suis assez fatigué, quoique indemne du mal de mer. Je passe toute la matinée, adossé contre la paroi du salon qui m'abrite du vent: je regarde la mer dont la ligne floueâtre s'élève et s'abaisse tour à tour. L'appel au

grand déjeuner de dix heures me laisse froid, et j'assiste impassible aux nombreuses débâcles qui il provoque dans les estomacs trop avides ou trop confiants.

Vers onze heures à gauche dans la brume, on devine des silhouettes de montagnes : c'est la Sardaigne, qui ne tarde pas à apparaître plus nettement, n'étant plus éloignée que de 4 à 5 Kilomètres.

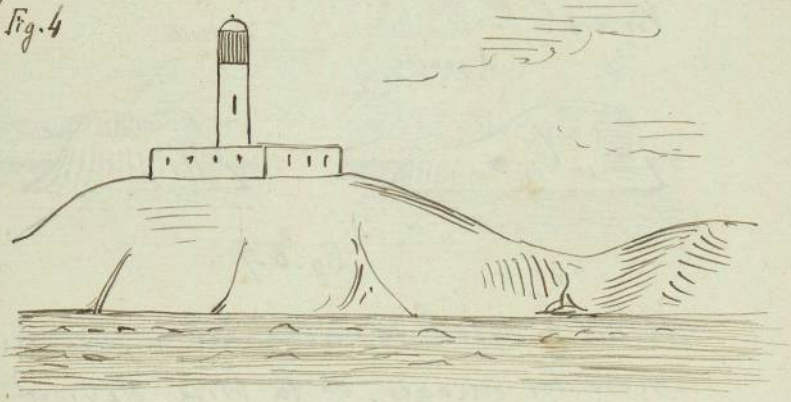
Nous cheminons pendant plus de quatre heures parallèlement à la côte Sarde. C'est une succession de falaises arides et abruptes, profondément ravinées par les eaux : d'un jaune un peu rougeâtre, elles s'abaissent de temps en temps en grèves dénudées.

Quelques marsonnettes basses sans étage ; plus loin au sommet d'un escarpement assez élevé, se dresse un phare dont je prends rapidement un léger croquis (fig. 4).

Après une baie assez profonde, un sémaphore apparaît au sommet

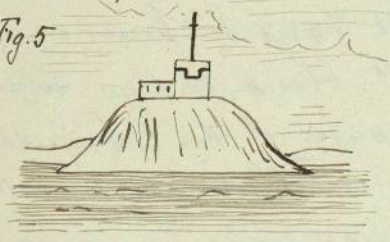
d'un monticule dénudé (Fig. 5). Puis c'est un golfe plus large dont les fonds sont perdus dans la brume; un

Fig. 4



steamer à deux mâts, à cheminée blanche en sort: il se dirige d'abord vers nous, puis tourne vers le nord-ouest, paraissant cingler vers Marseille. Quelques bois, et des champs cultivés rompent la tristesse d'aridité continue de cette pauvre côte.

Fig. 5



Le Saint Augustin passe à peu près au milieu entre deux récifs rocheux le Taureau et la Vache (Fig. 6).
J'ai passé la majeure partie de l'après-midi sur le pont supérieur,

assis au soleil à causer avec un ingénieur en chef de Dijon, M^r Mocquery, que je retrouverai à Tunis.

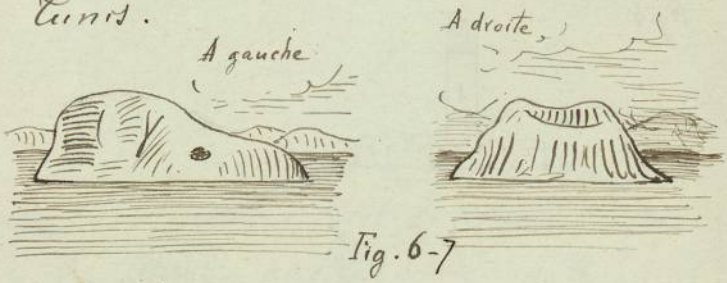


Fig. 6-7

Mais le soleil se cache peu à peu derrière les nuages, et la brise devient froide. J'attends trop longtemps pour m'en abriter, et je suis déjà très enrhumé quand je descends sur le pourtour du salon.

Peu à peu les côtes Sardes s'estompent et disparaissent dans la brume. La mer qui était bleu indigo avec des reflets bleu-pâle et des plaques éclatantes d'écume blanche, prend un aspect étrange, grisâtre avec des tons métalliques qui passent du bleu d'acier au pourpre gorge de pigeon, et rappellent un bain de métal fondu.

Depuis le matin, le paquebot est

suivi par d'élégants oiseaux blancs aux immenses ailes, au bec recourbé. Quelques passagers, du haut du gaillard d'arrière, s'amusent à leur jeter quelques morceaux de pain, bientôt saisis, et aussitôt des



Fig. 8

points extrêmes de l'horizon, accourent derrière nous de nouveaux oiseaux qui, invisibles pour nous, ont fort bien aperçu cette bonne aubaine de leurs congénères et viennent la partager. Les voilà plus de trente voletant après le paquebot qui cependant poursuit sa course rapide: de temps en temps, ils piquent droit sur le fragment aperçu à fleur d'eau.

En face la Sardaigne, nous avons rencontré un vol de gros oiseaux bruns, sans doute des canards, qui s'ébattaient sur la mer parmi d'innombrables mouettes blanches.

Deux oiselets, l'un au plumage rouge

brique, l'autre vert jaunâtre, se sont approchés du navire, et voltigeant autour de ses agrès. La terre était fort loin à ce moment.

Le steamer est très chargé surtout de passagers de première classe, quelques insulaires allant à Malte, mais surtout des congressistes. Il y a là Gariel, Cartaz, Monod (de l'Assistance Publique) avec son gendre, une nièce, et son neveu, le médecin de Pau, fils du doyen de la Théologie Protestante de Montauban, qui fait très bon ménage avec l'abbé. Parmi les valides, citons Silmorin et l'un de ses fils, et un jeune homme du Nord distingué et aimable, très parisien, qui a très souvent traversé la Manche, mais fait connaissance avec la Méditerranée.

Nous filons grand train : on annonce que l'arrivée à la Goulette sera pour deux heures et demie du matin, ce qui nous conduira au port de Tunis vers quatre heures, c'est-à-dire en pleine nuit : c'est trop

tôt. Nous perdrons le coup d'œil de l'arrivée.

Cinq heures, la cloche annonce le dîner. La salle à manger, qui est le salon en dehors des repas, est belle, avec ses panneaux de marbre blanc aux incrustations dorées et ses colonnettes de marbre vert. Il y a seulement une vingtaine de convives, dont les officiers du bord, qui poursuivent avec quelques congressistes d'interminables discussions sur les ressources alimentaires de Marseille, bien défendues par le second, et par le médecin, chauds partisans de la Canebière.

Les menus sont ornés de jolies photogravures représentant Langer. Mais la préparation des mets est assez mauvaise. Voici la carte :

Potage julienne
Persillade de poisson (??)
Lapereau en civet
Chop à l'oseille
Veau et Gigot rôtis.
Salade

Baba.

Dessert.

Ce dernier composé de mandarines, pommes, et raisins secs. Je me contente du potage, d'un peu de veau, puis de l'entremets et d'une mandarine ; après quoi je reviens à mon poste dans le promenoir de bâbord. La nuit tombe et vers sept heures, je regagne ma couchette, où je cherche le sommeil, après avoir tourné le bouton de la lampe électrique.

Je suis fort enrhumé : néanmoins la nuit est assez bonne, car il fait moins chaud que la veille, et nous sommes moins secoués.

Vers une heure et demie, je vois au travers du hublot la mer grisâtre illuminée par la lune à peu près pleine. Une heure après, je me réveille brusquement : la machine ne marche plus et par l'ouverture ronde, j'aperçois tout près plusieurs navires à l'ancre. C'est la rade de la Goulette. Je me lève

bien vite, juste au moment où le hurlement rauque de la sirène annonce la mise en marche du bâteau : je gagne le pont à peu près désert. Une barque de service, que montent des matelots coiffés de fez rouges, est attachée au Saint Augustin, qui la remorque très vite. Nous sommes dans l'avant port, très large, où plusieurs feux blancs et rouges brillent çà et là. A droite dans la pénombre du clair de lune, on devine la Goulette, dont on distingue seulement un grand édifice à arcades, puis une vaste construction qui semble circulaire.

La barque nous abandonne et rame vers la Goulette, quand le paquebot pénètre dans le canal. Je me recouche jusqu'à ce que de nouveaux appels de la sirène annoncent l'arrivée à Tunis. Nous sommes dans le port, où trois grands vapeurs endormis sont rangés l'un à côté de l'autre. La lune brille encore, et c'est à

peine si on soupçonne les lueurs de l'aube, qui brille peu à peu pendant la longue manoeuvre de l'amarrage : le navire vient se placer perpendiculairement à une longue estacade, au bout de laquelle sur le quai, est un petit hangar destiné à la visite des bagages par les Douanes Tunisiennes.

Le port est envahi par une foule bariolée d'indigènes, mzabites ou maltais, qui offrent leurs services aux passagers pour transporter leurs effets. Ce sont eux qui en longue file, transportent jusqu'au hangar les colis extraits par la hurlante grue du bateau.

Quelques voyageurs pressés débarquent de suite quoique le jour commence à peine. Il nous paraît plus sage d'attendre une heure moins matinale, et c'est avec une réelle satisfaction qu'à six heures je consomme à la table commune le café au lait bien chaud, additionné de pain et de beurre. Le cher abbé, qui

doit dire sa messe, nous contemple avec des yeux d'envie, et j'avoue que je le trouve fort à plaindre.

La visite de la douane est une formalité peu ennuyeuse : elle se borne pour moi à une simple déclaration accompagnée d'un léger pourboire au préposé tunisien très poli. A côté des agents indigènes coiffés du fez, il y a quelques douaniers franco-tunisiens avec le costume classique, distingué seulement par des croissants au képi et au col.

Le mokaud dont nous avons fait choix charge ma malle, nos valises et nos couvertures sur un petit chariot à bras, et nous voilà en route pour la ville, dont on n'aperçoit pas grand chose. Après un court trajet sur la route encore déserte qui longe le port, nous suivons l'avenue de la Marine, longue de près d'un kilomètre, large de 60 mètres, plantée en son milieu de quatre rangées d'arbres assez petits, que je crois être des tulipiers.

A mesure qu'on s'éloigne du port, les constructions basses, les débits borgnes, font place à de grandes maisons modernes. Voici un tramway à un cheval, qui trotte rapidement de la porte de France vers le port.

Le palais de la Résidence s'élève à gauche à l'extrémité de l'Avenue: il a bon air avec sa grille, devant laquelle un beau zouave monte la garde. En face se trouve la cathédrale provisoire, à côté de laquelle on édifie une nouvelle église pour la remplacer. L'abbé me quitte à ce moment pour aller dire sa messe de suite, et je poursuis seul mon chemin avec les bagages par l'Avenue de France. Celle-ci plus étroite que l'avenue de la Marine, dont elle est le prolongement, est bordée de fort belles maisons abritant de nombreux cafés. Elle est déjà très animée par une foule bariolée, Arabes, Européens, soldats de toute arme, qui bavardent bruyamment sur le trottoir, et commencent à envahir

les cafés.
Nous arrivons à la belle porte Bab el Bahar, qu'on nomme aujourd'hui porte de France. Le pavillon tricolore y flotte au sommet d'une grande hampe.



f.9

Passant sous son grand arc mauresque, nous tournons à gauche dans la rue de la Commission, artère assez étroite dont les maisons semi-indigènes, semi-modernes offrent peu d'intérêt.
Voici une grande baraque aux volets peints en vert pomme, qui est une sorte de maison de secours italienne.
Encore à droite, nous rencontrons la légation austro-hongroise, et enfin, de façade basse et très modeste, l'hôtel du Louvre, où le comité local du Congrès m'a retenu une chambre à 6 francs par jour. C'est une maison italo-levantine, qui est actuellement gérée par une famille Suisse de Zurich.

Mr et Me Jegli, qui paraissent y avoir apporté le souci habituel de propreté scrupuleuse des hotels helvétiques. Le n° 11 qui m'était destiné, est occupé, et pour quelques heures, en attendant mieux, on me donne la chambre n° 14, qui s'ouvre sur une cour carrée vitrée et ne prend l'air extérieur que par une lucarne dominée par les toits du voisinage.
Je renvoie mon porteur dont la rapacité, après de longs débats, ne cède qu'à la somme de 3 f. 50, et après avoir fait une toilette minutieuse, indispensable à la suite des cahots de la traversée, je sors pour aller porter des dépêches ~~à~~ à Germaine et à mes sœurs. Je suis toujours très pris de la gorge et à peu près aphone.

L'hôtel des Postes et Télégraphes, récemment bâti, est un édifice superbe digne d'une capitale: le grand hall de service est d'une hauteur imposante. Les environs du Marché, voisin de l'hôtel des Postes, sont très animés, et les groupes pittoresques y abondent,

Arabes cheminant gravement drapés dans leurs burnous blancs, Juifs vêtus de sombre, gamins habillés de loques, bourriquots écrasés sous d'énormes charges, le derrière ensanglanté par les coups de trique, mules élégantes que montent des Maures campagnards proprement vêtus, Chameaux au poil broussailleux, museler de corde, la croupe recouverte de grands cabas en sparterie verdâtre.



f.10

L'entrée de la cathédrale où la Grand Messe des Rameaux va être dite, est encombrée par une foule compacte, gens sortant de la messe ou se rendant à l'office, et aussi très nombreux marchands, qui pour quelques sous débitent des branches d'olivier, des feuilles vertes de dattier, ou des feuilles jaunes de palmier, tressées en nœuds compliqués. En jouant des coudes sous le porche

étroit, je pénètre dans l'église, assez vaste, mais laide, qui sert encore de cathédrale. C'est une nef surbaissée aux voûtes lézardées, qui se termine par un chœur spacieux que coupe une muraille droite : le transept est occupé à gauche par une chapelle consacrée à la Vierge, à droite par une porte latérale.
Je me laisse tomber sur une chaise, car je suis très las.
L'archevêque Mgr Combes, tête sèche avec une longue barbe grise, a comme premier diacre d'honneur l'abbé Senderens dont les yeux papillotent plus d'une fois pendant la longue cérémonie.
Après la Bénédiction des Rameaux, le clergé sort en procession par la porte de droite, pour rentrer par la porte principale, et l'allée médiane de l'église. Il y a là deux confréries d'hommes, pour la plupart Maltais ou Italiens. Les uns, précédés par un drapeau blanc brodé d'or, portent sur une aube blanche, une sorte de

camail heure violacé, long par devant, sur lequel s'étale une chaine et un médaillon doré.
Les autres ont le camail violet comme leur drapeau.
Les enfants de choeur sont affublés d'une pélerine rouge dont le capuchon est terminé par une houppe de soie blanche.
Tous portent une palme verte.
On chante la Passion à plusieurs voix, et l'effet en est singulier, parce que plusieurs des prêtres prononcent le latin à l'Italienne, d'autres disant au mode français.
Mgr Gazagnol, qui est évêque in partibus de Lebourba, et remplit les fonctions de curé, ne prend aucune part à la cérémonie du chœur; mais il monte en chaire pour annoncer les offices de la semaine, et fait lui-même la quête, s'arrêtant de temps en temps pour caresser quelque marmot.
Il y a quelques toilettes élégantes, et certains types féminins méritent une mention spéciale: Italiennes en

mantille de dentelle noire, surtout Maltaises, couvertes de la <u>faldetta</u>,

f 11



Chapeau Blanc.

sorte de cape de soie noire semi-souple, semi-raide et plissée, rappelant un tablier et dont le port n'est pas sans élégance.

Je rentre pour déjeuner à l'hôtel dans la salle du restaurant où à des tables séparées sont déjà installés plusieurs groupes, quelques officiers d'artillerie, un maréchal de Chasseurs, un jeune peintre suisse et sa sœur, etc.

Du menu assez copieux, je ne prends que quelques huitres minuscules, véhicule passable pour la quinine que j'absorbe, et un petit morceau de bifteack: j'y fais joindre trois oeufs à la coque pour essayer de combattre mon aphonie. Une orange et quelques dattes complètent le festin forcément silencieux malgré la présence d'un congressiste devenu mon commensal indiqué: un M^r

Egli, suisse d'origine, excellent homme qui a fait sa fortune dans une scierie mécanique à Paris, protestant, mais marié à une catholique.

Le temps est toujours menaçant: il a plu dans la matinée, et la brise souffle assez fraiche, roulant de gros nuages gris. Pourtant je me décide à sortir par la petite rue des Batignolles, et la rue Al.-Djazira pour aller prendre mon café sur l'Avenue de France.
On a déménagé mes bagages dans la nouvelle chambre qui m'est assignée. Elle était occupée par une dame de Lille, qui voyage avec son fils prêtre, et qui parait furieuse d'être ainsi déplacée. C'est le numéro 18 (nombre fatidique pour moi), grande pièce (carrée) éclairée par deux fenêtres donnant sur une ruelle et protégées au dehors par des grilles ouvragées de relief ventre, peintes en vert tendre.
Il y a un grand lit de bois où je coucherai, ainsi qu'un lit de fer tout garni. Une commode à inerus-

-tations de bois, une table de toilette, la table de nuit, une table à écrire, deux ou trois chaises, complètent l'ameublement. Les murs, tout nus, sont simplement peints en vert à la détrempe : le sol est carrelé en briques vernies de couleurs claires ; au plafond les poutrelles visibles sont badigeonnées de gris.

En face, par delà la ruelle, des terrasses blanches se succèdent jusqu'au mur droit percé de quelques fenêtres d'une haute maison : plusieurs de ces terrasses tombent en ruines et laissent apercevoir au dessous d'une végétation bizarre où circulent des chats et même des chiens, l'intérieur noir de logis inhabités. A droite dans les jardins du consulat d'Autriche on aperçoit un splendide dattier, et une muraille tapissée de magnifiques fleurs pourprées : le drapeau d'Autriche Hongrie flotte au sommet d'un mât.

Je demeure tout l'après-midi, assis à ma table derrière les fenêtres closes,

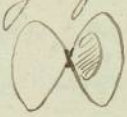
dans un silence que troublent seuls quelques cris de moineaux, les légers bruits d'une rue qui passe à gauche, et parfois le crépitement des averses.

Les heures passent ainsi assez moroses jusqu'au dîner. Je me couche aussitôt après. Espérons que la grande tasse de lait au rhum que la maîtresse d'hôtel me fait porter vers onze heures du soir, chassera cette aphonie plus que désagréable. Il serait trop dur d'être venu à Tunis pour rester confiné dans une chambre solitaire.

Lundi 30 Mars — La nuit n'a pas été mauvaise : ma gorge et ma voix vont mieux. Mais le temps continue à être détestable, tour à tour pluvieux et ensoleillé, de vraies giboulées du continent.

Le déjeuner m'est servi à onze heures dans un joli salon voûté, dallé de marbre, lambrissé de faïences claires devant lesquelles sont drapées des nattes de paille. Il doit être exquis en été.

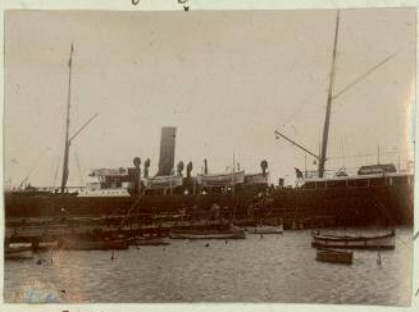
Le garçon qui me sert est un peu étonné quand je lui dis : « Vous devez être des environs de Toulouse. » Et en effet il est de Blagnac et a bien la tête lauragaise un peu blonde fréquente dans notre haut Languedoc. A noter parmi les hors d'œuvres, les haricots de mer, petites coquilles insignifiantes que l'on sert cuites, et surtout d'énormes cre-



f.12 -vettes roses, grosses comme de petites langoustes et qui sont réellement délicieuses. Les dattes sont excellentes, et bien meilleures qu'en Algérie.

Je vais prendre ma demi-tasse au café de France, sur l'Avenue du même nom : puis je me dirige, par l'avenue de la Marine, vers le port où le Kléber parti le samedi à midi de Marseille par Bône vient à peine d'arriver. L'amarrage n'est pas encore achevé, et le spectacle des porteurs indigènes qui empilent sur de petites barques rôdent autour du bateau, puis se ti-

ssent à bord en grimpant comme des chats sur les flancs du bâteau, pour contribuer au débarquement des bagages. Le temps est très char-



f.13

-gé, et il souffle un vent violent assez froid. Aussi y-a-t-il peu de curieux pour assister au débarque-

-ment. Il y a là beaucoup de congr-

-essistes: Bourquelot, de l'Ecole de Pharmacie de Paris, a l'air absolu-

-ment abruti par la traversée de quarante huit heures et le mal de mer qu'il y a subi.

La pluie recommence à tomber: je me réfugie dans le tramway qui pour 10 centimes, me ramène à la Porte de France. Les tramways de Tunis, trainés par un ou deux chevaux selon le profil de la ligne, ont à peu près la dimension des tram-

-ways sans rails de Toulouse. Ils sont assez élégants et peints en cou-

-leurs vives où le rouge domine (voir fig. 55, p. 182) : les indications ne sont inscrites qu'en français. Mais les cochers et conducteurs, même les contrôleurs, paraissent à peu près tous être Italiens.
La voie bien entretenue est plus étroite que celle des tramways de Toulouse.

Je franchis la porte de France, et la petite place fort animée qui est derrière : je m'engage dans la rue de l'Église, le long de laquelle s'alignent de modestes boutiques européennes : très peu d'enseignes en langue italienne. On rencontre à droite l'École des Frères, à gauche la porte de la cour où s'ouvre l'Église de la Trinité.

Laissant à gauche un intéressant bazar d'objets arabes très variés, on arrive sous un long passage voûté, où s'ouvre à droite la prison civile, gardée par un factionnaire tunisien, sorte de zouave en pantalon long, coiffé d'une chéchia rouge

ornée par devant d'un trophée beylical tunisien en métal doré. A l'extrémité de la longue voûte, on débouche sur une petite place en face d'une belle colonnade où conduit un escalier : c'est l'entrée de la Grande Mosquée, Mosquée de l'Olivier, dont l'accès, comme pour toutes les mosquées de Tunis, est interdit aux Européens.

Tournant à droite, on arrive dans les Souks, la partie la plus curieuse de Tunis.
Ce sont de longs couloirs enchevêtrés en un dédale compliqué, où se trouve centralisé le commerce des indigènes. Les uns sont recouverts par une sorte de toiture faite de planches mal jointes qui laissent filtrer la lumière entre leurs joints. Les autres sont voûtés en maçonnerie formant plein cintre, badigeonnée à la chaux, et percée de loin en loin par des trous carrés qui distribuent parcimonieusement l'air et le soleil.

Chaque artère de ce singulier quartier est affecté à un commerce ou à une industrie spéciale, parfums et aromates, étoffes et tapis, vêtements confectionnés, armes, meubles, livres, broderies, selles et harnais, menuiserie, joaillerie, cordonnerie, cherchias. etc. De petites loges larges de 2 mètres s'ouvrent tout le long de ces couloirs, abritant chacune un marchand paresseusement accroupi sur une natte, ou de laborieux artisans que ne détourne pas la curiosité indiscrète des passants.

Remontant le soukh des parfums où les étalages odorants sont encombrés de longs flacons envers doré qui contiennent les essences, j'arrive dans le Souk-el-Chrouk, où nombre de boutiques fermées à l'occasion de la Pâque Juive indiquent la qualité de leurs titulaires. A l'entrée de l'une de celles qui sont ouvertes, à gauche, un jeune indigène bien vêtu, de physionomie

avenante, m'invite à pénétrer dans l'intérieur du magasin d'ailleurs assez comme de Barbouchi. Il y a là des amas de fantaisies somptueuses, vieilles lanternes ciselées, plats en cuivre travaillé, armures richement incrustées, surtout étoffes délicieusement brodées par les femmes Arabes, et tapis éclatants de Kairouan ou même des pays d'Orient.

En ce moment il y a dans le magasin M^r^ et M^me^ Bergonié qui examinent des broderies en compagnie du colonel Abria (actuellement contrôleur civil de Grombalia). Les Vilmorin père et fils viennent aussi voir des tapis. Mon petit marchand qui parle fort bien le français, m'oblige à m'asseoir, et aussitôt par ses soins, le café Arabe m'est servi dans une petite tasse sur un vieux plateau, et on fait défiler sous mes yeux des armes, des coussins brodés, des couvre-lits, un vieux tapis estimé 2500 francs, enfin un

délicieux tapis de table, bleu de ciel, finement décoré qu'il veut à tout prix me faire acheter. Comme je ne suis pas un Anglais, que je suis un ami, que mon beau-frère est lieutenant à Tunis, il me le cédera à 250 francs, et il insiste pour que je lui fasse une offre : je lui propose 50 francs, ce qui me permet de lui échapper avec la promesse de revenir un peu plus tard pour acheter quelque chose.

Je poursuis au travers des souks ma course vagabonde : voici les boutiques des brodeurs sur cuir et des selliers, où je reviendrai certainement plus d'une fois. Dans une échoppe, la physionomie d'un jeune Maure me frappe par sa vivacité : c'est du reste assez général. Les enfants Arabes sont généralement fort jolis et paraissent d'intelligence très ouverte : mais à l'adolescence, ils s'abrutissent et deviennent généralement lourds en même temps que vicieux.

J'arrive à une petite place sur la-
-quelle s'ouvre une vieille porte
Mauresque,
d'où l'on arrive
sur le Boulevard
que suivent les
tramways.
C'est le Bab
Ménara.



f. 14.

En face à gauche s'élève un grand
bâtiment neuf aux lignes un peu
lourdes néo-mauresques, que les
officiers ont surnommé le Phalanstère,
et qui est affecté aux divers services
de l'armée.
A droite le boulevard monte vers
la Kasbah, dont la mosquée dresse
son élégant
minaret carré.
Un fort peloton
de zouaves en
pantalon et
veste de treillis,
les reins ceints
de bleu, chemine allègrement vers
l'ancienne citadelle devenue aujour-



f. 15.

d'hui l'une de leurs casernes.
Sur le trottoir une mendiante aveugle et accroupie, le visage découvert, tandis qu'un joli bambin joue à côté d'elle : j'éprouve une certaine joie à déposer mon obole dans la main de la pauvre vieille qui prie son Dieu et me remercie en termes inconnus.
Je tourne à droite par la place de la Kasbah, passant devant le Dar el Dey sans y pénétrer, et je rentre encore dans le dédale des souKhs où je fais la modeste emplette d'un portemonnaie Kabyle en cuir incrusté de métal et de cuirs colorés. Dans le souKh des cordonniers, les indigènes travaillent ferme, cousant tapant le cuir, taillant les babouches jaunes ou rouges. J'en sors par la rue de la Kasbah qui me ramène à la porte de France. Le temps est toujours mauvais.
Je continue à suivre le long de la voie des tramways la rue Ali-Djazira, établie sur l'emplacement des

anciens remparts. Beaucoup de magasins européens, quelques uns très élégants. Un peu plus loin, des masures à demi-ruinées abritent des cafés maures, vastes salles où les indigènes accroupis sur des nattes devisent en fumant et en dégustant lentement de minuscules tasses de Kahoua.

L'animation est grande : voici deux caravanes de six chameaux, cheminant sans ordre. Voici un troupeau de chèvres de petite taille, presque toutes blanches ou jaune-clair.

En continuant à monter vers la Kasbah, la vue s'étend à droite sur de grands quartiers arabes derrière quelques massifs ruinées qui conservent encore des restes de voûtes en plâtre finement ciselé. Le pavillon Français indique là-bas l'hôtel du Général de la Division, qui est en même temps,



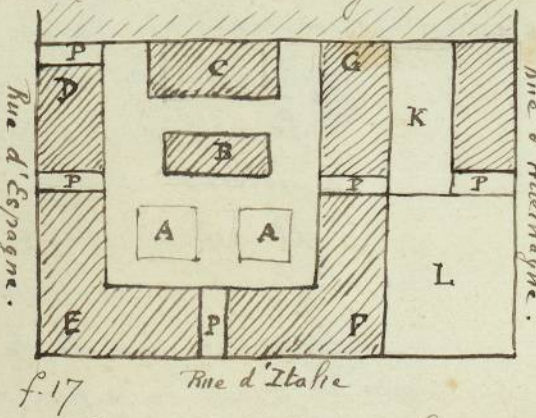
f. 16

ministre de la guerre du bey. Tout à côté se profile le pittoresque minaret d'une mosquée.
Mais voilà que l'averse tombe dru et je me réfugie au plus vite dans le tramway de Bab Souïka (5 cent.) qui est bondé d'arabes.
On descend par une rue peu bâtie, qui laisse voir à gauche la ligne crénelée des murs d'enceinte, en avant delaquelle croupissent quelques misérables masures plates blanchies à la chaux.
Auprès d'une des casernes de gendarmerie, on change de tramway pour prendre celui de la Porte de France (10 c), où on arrive par des rues très mouvementées. La pluie m'oblige à me réfugier au café Glacier, où quelques colons cossus jouent le poker. J'y atteins l'heure du dîner. M. Egli vient de rentrer d'une excursion aux ruines romaines d'Oudna sur la route de Zaghouan.
La pluie continue encore et dure une partie de la nuit, crépitant bruyamment

sur la terrasse qui recouvre le plafond de ma chambre.

Mardi 31 Mars — A mon lever vers huit heures, le soleil brille dans un ciel bleu sans nuages. Le beau temps serait-il revenu!

Par l'avenue de France, puis la rue d'Italie, je me dirige vers le marché (Fondouk-el-Ghalla). C'est un



f. 17

grand bâtiment rectangulaire, dont la porte principale s'ouvre sur la rue d'Italie non loin de l'hôtel des Postes et Télégraphes.

A. Légumes en plein air (vente en gros).
B Poissonnerie
C Boucherie
DEF. Galeries des fruits et légumes.
F.G. Oeufs, volailles, gibier.
K. Cour où stationnent les ânes.

L Espace couvert où on vend l'huile.
P. Portes et passages.
La visite du marché offre le plus grand intérêt. Devant la porte principale, sur le trottoir de la rue d'Isly, stationnent une foule de petits indigènes munis de grands cabas d'alfa; moyennant quelques sous, ils emportent les provisions achetées par les colons, et on rencontre par les rues des dames élégantes suivies d'un ou deux mauricauds au cabas plein de victuailles.


F. 18

A la poissonnerie, fort bien approvisionnée, je note de nombreuses pieuvres, des soles, des anguilles, des rascs, beaucoup de rougets, les petites huitres, les hérissons de mer, et les merveilleuses crevettes dont j'ai fait la connaissance au déjeuner de la veille. Mais je n'aperçois ni langouste ni homard, ni oursins. Quelques poissons striés ressemblent aux maquereaux ou aux vives.

Le marché est très bien fourni en légumes, dont la vente en gros se fait en plein air, près de la porte principale : d'énormes carottes, de gros raves blanches et violets, de superbes tas de salades y sont empilés en désordre pittoresque, au travers duquel glapissent les voix gutturales des indigènes, accompagnés parfois par le braiement des bourriquots. La vente au détail a lieu dans les loges des galeries couvertes, et la nature des légumes vendus donne quelques indications sur le climat : j'y vois des petits pois, des fèves, des artichauts, des potirons, et aussi beaucoup de petites asperges sauvages. Comme fruits, il y a surtout des oranges, dont beaucoup à chair rouge, des citrons doux et aigres, de petites mandarines, des amandes fraîches, fort peu de bananes, et de nèfles du Japon.



Fig. 19

Beaucoup d'œufs et de volailles dans l'une des galeries. Près de la porte (en X sur le plan figuré plus haut) se tient assis majestueux un gros homme à turban : c'est le tueur de volailles ; il est superbe, le couteau dans la main droite, le malheureux volatile serré dans sa main gauche, bavardant comme une pie avec les gens qui font cercle autour de lui. Une caisse de zinc placée entre ses genoux reçoit le sang des victimes.

Le gibier est représenté par des perdrix rouges, des cailles surtout, quelques canards, etc. Dans une cage, des hérissons vivants, achetés sans doute pour les jardins.

De grands cabas d'alfa à couvercle sont remplis d'olives noires à reflets gras. L'huile est mise en vente dans une partie spéciale, près de l'endroit où remisent les animaux venus au marché : elle est contenue dans des outres noirâtres faites avec une peau de mouton entier, où les quatre pattes liées font quatre cornes bizarres. Les

acheteurs dégustent l'échantillon pour décider leur choix. Toutes ces outres suintent plus ou moins, et on peut juger si le sol carrelé de faïence brune, ou pavé, est d'une propreté engageante.



Fig. 20

Deux jeunes indigènes se soignent ferme, sans qu'on s'en émeuve beaucoup autour d'eux.

Les promesses de beau temps étaient trompeuses : une averse m'oblige à me réfugier dans un café, où j'écris deux longues lettres sur ces jolis papiers à entête de photogravure que j'ai achetés sous les arcades de l'Avenue de France chez Soler. Cela me conduit jusqu'au déjeuner. L'abbé est venu à l'hôtel pour me faire dire de le retrouver après une heure chez Mgr Gazagnol : on m'apprend que celui-ci demeure rue de Hollande non loin de l'hôtel des Postes et de la gare Française.

L'évêque curé de Tunis habite dans une maison neuve un modeste appa-rtement du premier étage. La vieille bonne m'introduit, et aussitôt Mon-seigneur lui-même vient à moi et sans cérémonie me fait entrer dans la salle à manger assez petite, où sont encore attablés avec lui Mr l'abbé Senderens, le père Bernard, domi-nicain de Smyrne, qui prêche le ca-rême à la cathédrale, puis trois laïques, dont deux parents de l'évêque, l'un contrôleur civil dans un cercle du sud de la Tunisie.

Mgr Gazagnol est un Toulousain, et il en a la rondeur et la bonhomie familière : grosse figure rouge à barbe grisonnante étalée, il soigne peu sa toilette, et ses soutanes viole-ttes sont fortement tachées de tabac. Je dois accepter quelques dattes, ain-si que le café, avec liqueur, et un verre de Saumur mousseux, pendant que les cigares s'allument, y compris celui de Monseigneur.

L'abbé est installé depuis l'avant-

veille au grand séminaire de Carthage et paraît enchanté de ce séjour. Nous allons ensemble tout d'abord retenir par télégramme deux places pour le paquebot partant d'Alger le mardi 14 : nous avons à utiliser juste quinze jours d'ici là.

J'entraîne mon compagnon vers les souks qui ont pour moi tant d'attraits. En passant dans la rue de l'Église, nous entrons à gauche dans la cour de l'ancienne église des Capucins. Dans un bâtiment à droite, on prépare le mobilier du Jeudi Saint : l'église est à gauche : c'est un vaste bâtiment à trois nefs très clair, décoré de peintures peu harmonieuses. Un père blanc qui est en prières, donne quelques indications à l'abbé : l'église, dédiée aujourd'hui à Sainte Croix, sert maintenant de paroisse et elle est desservie par le clergé régulier : les capucins italiens ont été, avec adresse, éliminés par le cardinal de Lavigerie. Plusieurs Maltaises, couvertes de la faldetta noire,

sont agenouillées sur les bancs.

Plus loin, avant d'atteindre la galerie voûtée de la prison civile, je cherche vainement à faire poser pour les photographier quelques femmes bédouines du désert, au visage tatoué de bleu, portant dans les bras ou sur le dos un bébé tout brun et tout nu. Elles se sauvent bien vite aussitôt que la photographie est braquée vers elles.



Fig. 21

Nous remontons vers les souks et nous photographions en passant dans l'une des ruelles supérieures l'élégant minaret octogone d'une mosquée (Voir la figure p. 57), dont malheureusement le cliché a été brisé. Un petit garçon coiffé d'un béret, et pauvrement vêtu à l'européenne (il se dit maltais et élève des Frères) nous accoste et vient causer avec nous, s'offrant un peu pour être notre cicerone.

De la Kasbah, nous redescendons sur la place assez étroite, où à droite s'élève la masse peu élégante du Dar-el-Dey, palais du bey, où ce dernier vient habiter de temps à autre, et fréquemment dans la matinée rendre la justice.
Un soldat de la garde beylicale monte la garde à l'entrée. Un jeune homme coiffé du fez, mais vêtu à l'européenne nous aborde ~~à l'entrée~~ et accepte de nous montrer le palais.
On traverse une première cour bordée d'arcades, où, debout ou accroupis sur le pourtour, stationnent de nombreux Arabes venus pour des procès.
Nous remarquons dans plusieurs salles des arabesques de plâtre bien fouillées au couteau, des revêtements en mosaïque de marbres noir, blanc, vert, ainsi que de vieilles colonnes de marbre noir antique qui proviennent des ruines de Carthage.
Dans la salle du trône, où l'on voit un grand fauteuil à bois doré, le bey a le matin même condamné à mort

un indigène assassin : il sera pendu samedi.

Le plafond ogival de la salle à manger est en bois doré et découpé d'un bel effet ; mais l'ameublement est lamentable : fauteuils loqueteux aux bois vermoulus et disjoints, gravures horribles à moitié rongées par les vers ou les rats.

Vu en passant le lit à baldaquin de soie jaune, où couche parfois le bey.

Par un escalier étroit, on monte à la terrasse pavée de briques rouges vernies, d'où on découvre un admirable panorama sur Tunis et ses environs.



Fig. 22. Voir frontispice, et p. 225, 267.

En face, s'étagent innombrables les terrasses blanches de la ville arabe. Au premier plan la grande Mosquée de l'Olivier (Djama ez-Zitouna) avec son beau minaret récemment reconstruit, et sa grande cour entourée d'arcades aux colonnes colorées. Un

peu à gauche se dresse le minaret octogone que nous avions photographié tout à l'heure. Il est trois heures: les muezzins chantent de tous les côtés leur appel monotone à la prière: « Allah, il allah, allah, allah-il allah ». Derrière la ville blanche, on distingue quelques hautes maisons de la ville nouvelle, et plus loin encore le lac bleu (Bahira) au milieu duquel s'allonge le canal du port.



f. 23. Voir p. 227, 289

A droite s'élèvent de pittoresques monticules couronnés par une vieille citadelle espagnole et une blanche Koubba, et plus loin les crêtes escarpées des montagnes de Hammam-Lif et du cap Bon.

A gauche de la Goulette, Carthage dresse sa cathédrale toute blanche, et plus près de Tunis, le Belvédère étale sa colline boisée, où les toits rouges du quartier de cavalerie, et les cont.

-ructions de l'hopital Militaire se détachent du fond de verdure.

Derrière nous, la Kasbah nous domine avec sa caserne neuve, et sa vieille mosquée au minaret carré. Mais l'heure avance, et l'abbé qui tient à ne pas manquer son train de retour à Carthage, m'entraine rapide-ment par la rue des Selliers, puis la ligne des souks, jusqu'à la ville européenne, où je l'embarque dans la gare italienne. Je profite de cette circonstance pour entrer au lycée, tout voisin, et y faire viser ma carte du Congrès, en même temps que retirer le programme des diverses séances. Mais le quartier Arabe m'attire de nouveau, et repassant la porte de France, je monte la rue de la Kasbah, et, arrivé presque au sommet, je tourne à droite dans la rue du Pacha. C'est une voie longue et silencieuse, bordée de beaux hôtels indigènes et de quelques maisons à moitié ruinées. Les portes souvent peintes en vert clair, garnies d'une

multitude de clous noir, ont d'un effet très curieux. A signaler aussi les grilles ouvragées, d'ordinaire peintes en vert, qui garnissent les quelques fenêtres, et où un treillis de nattes forme la plupart du temps, un réseau inaccessible à la curiosité du passant indiquant ainsi la demeure des femmes.



Fig. 24 Voir p. 243.

Partout les portes sont closes et rien ne donne mieux l'idée de la vie monacale des villes que cette rue pour ainsi dire sans fenêtres, et où personne ne semble habiter, quoique ce soit le quartier le plus riche de la ville.

La rue du Pacha m'amène à la rue Bab Souïka, que suivent les tramways, le long de laquelle s'alignent de nombreuses boutiques de potiers. On y retrouve, pour ainsi dire sans aucun changement les formes antiques de la poterie romaine ou grecque.



Fig. 25

Mais la décoration est nulle ou très grossière, et n'a avec l'art grec qu'une parenté bien lointaine. Les objets les plus originaux sont des fourneaux triangulaires en terre.

Aux environs de la place de Carthagena, stationnent de nombreux gamins, qui tour à tour montent des bourriquots offerts par des indigènes. Comme je contemple cette scène, un garçon assez bien vêtu, coiffé d'un melon, portant à la main une petite canne noire, vient à moi: « Ce sont les Juifs qui célèbrent leur fête. » Je pense bien qu'il était Juif lui-même, car il paraissait connaître beaucoup de Juifs, et se disait Algérien de Bone. J'accepte l'offre qu'il me fait de me conduire dans le quartier Juif, qui s'étend dans le faubourg de Carthagena, et surtout dans le dédale de rues comprises entre la rue de la Kasbah et la rue de Carthagena.

Je m'engage avec lui dans ce fouil-
-lis de rues et d'impasses, generale-
-ment fort sales, et rendues plus
impraticable encore par la construc-
-tions d'égouts qu'on y pratique en ce
moment. Partout les juives et les
juifs se montrent en habits de
fête, soit dans la rue sur le pas
des portes, soit aux fenêtres et sur
les terrasses des maisons, parfois
aussi caquetant dans les cours,
ou réunis dans des salles ouvertes
autour de je ne sais quels jeux.
Les juifs portent la plupart la courte
veste levantine bleue ou noire,
galonnée de noir ou d'or, culotte
bouffante, fez rouge. Les juives éta-
lent toutes des couleurs voyantes:
les femmes mariées, generalement
énormes et bouffies de graisse,
sont coiffées d'un bonnet pointu en
drap d'or, et drapées dans un voile
blanc, qui ne monte guère que
leurs énormes mollets au dessous
des culottes bouffantes. Les bas étant
noirs, on dirait d'un peu loin et par

derrière, un gros œuf blanc qui aurait des pattes noires.
Les jeunes filles sont parfois délicieuses sous les foulards bleus ou roses en soie légère, qui ceignent leur front : leurs robes sont de soie éclatante, ~~blanche~~ verte, rose, bleue, verte.

J'entre dans la principale synagogue qui est à peu près vide en ce moment. C'est une vaste salle assez basse, soutenue par de petites colonnes romanes, semblables à celles qu'on rencontre si nombreuses dans les rues Arabes de Tunis. Sur le pourtour, des placards de bois contiennent, paraît-il, les livres sacrés. Sur l'une des parois du mur sont figurées les deux tables de la loi. Des bancs recouverts de nattes occupent le milieu de l'édifice, entourant une sorte de chaire où monte le rabbin pour commenter l'histoire du peuple d'Israël.
Dans un coin, un rabbin à barbe blanche lit je ne sais quoi à un vieux rabbin aveugle : et le spectacle

de ces deux vieillards ferait un merveilleux tableau de genre.
Je prends congé du gamin en lui donnant un pourboire, et je rentre à l'hôtel pour dîner et dormir.

Mercredi 1 avril. — Le jour commence pluvieux et maussade. Le temps fait grise mine aux congressistes arrivés le matin même par deux bateaux, la Ville de Bône et le Maréchal Bugeaud.
Il y a affluence au secrétariat, où je serre la main à Gayon.
Je parviens, avec quelque peine toutefois, à constituer la section de Chimie. Lescœur, de Lille est désigné comme vice-président, Bassal de Lyon, comme secrétaire. Nous entendons une communication de l'abbé, puis je m'occupe d'écrire.
A l'hôtel au déjeuner, nous sommes maintenant une douzaine de congressistes, Mr et Mme Prioleau, médecin à Brives. Mr Poiton, qui l'an passé avait conduit notre ex-

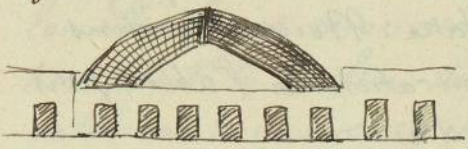
cursion à Saint Emilion ; puis Mr Doumet Adanson, le savant naturaliste amateur de Cette ; qui actuellement demeure aux environs de Moulins ; c'est un familier de la Tunisie.

On me remet une lettre de Montpellier, elle est courte, mais bonne, et bien donnée à recevoir.

Mais il n'y a pas de temps à perdre : car nous allons de suite à la gare italienne prendre le train pour le Bardo que le Congrès doit visiter.

Cette gare, exploitée par la Compagnie Rubattino, est laide, quoique assez bien installée pour les services qu'elle dessert. Elle est disposée en cul de sac, avec quatre voies couvertes portant sur des poteaux les indications Goleta, Bardo. La couverture est supportée par des arcs de bois, et ne prend le jour que par les extrémités. Les employés portent des casquettes italiennes très

Fig. 26



galonnées. Les wagons sont généralement laids, mais assez commodes, ayant de chaque côté sur la longueur une galerie à balcon, sur laquelle s'ouvrent les portières.
On laisse à gauche le cimetière israélite, entièrement couvert de pierres tumulaires plates au dessus desquelles à peu près rien n'émerge.
La voie est en grande partie bordée par d'énormes haies de cactus, gênant pour apercevoir le paysage.
Le chemin de fer passe sous un aqueduc Romain, à arcades étroites, qui traverse la plaine sur une grande longueur.


Fig. 27

Malheureusement le soleil nous boude, et la pluie qui commençait déjà à venir, devient une ondée terrible, quand nous descendons à la petite station du Bardo. Le palais est en face un peu à droite, et montre en ce moment un épouvantable gachis: car de cette sorte de petite ville qu'était

l'ancienne résidence beylicale, il ne restera bientôt que l'ancien Serail transformé en Musée, dit Musée Alaoui, le palais de l'escalier des lions, et une petite caserne, où logent quelques soldats de la garde tunisienne. Tout le reste est en démolition, à grand renfort de coups de pioche et même de dynamite, et des wagons plats chargés de ces débris viennent les porter à Tunis, où ils servent aux travaux du port.
Un vieux bastion, supportant une vieille pièce rouillée est encore debout du côté de la gare.
Nous sommes reçus devant la porte du Musée par M. Gauckler, inspecteur des antiquités, qui distribue un certain nombre de brochures explicatives, et fournit lui-même un certain nombre de renseignements difficiles à recueillir dans la bousculade générale. Je parcours le musée en compagnie de Mossé, et du directeur de l'Ecole de Médecine de Dijon, escorté de sa femme.
Après un vestibule, où sont de nombr-

-eux restes romains, carthaginois ou chrétiens (on y a mis ceux qui ont un poids considérable), on monte par un escalier assez étroit, orné de quelques sculptures antiques. On débouche dans un grand hall, dont le centre est occupé par une superbe mosaïque. Le plafond est décoré de fresques assez médiocres. À gauche, s'ouvre une vaste salle qu'on pourrait appeler salle des mosaïques, dont le plafond à coupole en caissons dorés est d'un très bel effet. Le sol est recouvert sur presque toute la surface par une immense mosaïque à médaillons, découverte à Sousse par les travailleurs, et figurant le triomphe de Neptune. Une sorte de chaire disposée sur l'un des côtés de la salle, permet de voir d'en haut l'ensemble de cette superbe composition. Les murs de la salle sont couverts de mosaïques de petites dimensions, de l'époque romaine ou chrétienne.
À droite de l'entrée de l'escalier, le hall conduit à une salle nouvellement aménagée, où sont encore d'autres

fragments de mosaïque. Dans une vitrine à droite, sont rangés de beaux bijoux carthaginois, dont des bracelets d'or. Mais la pièce la plus remarquable est une immense coupe d'argent incrusté d'or, qui est nommée je crois, la patère de Bizerte, parce qu'elle y a été découverte dans la vase du goulet pendant les dragages récents qu'a nécessités la construction du port. Le pourtour, lamé d'or, est merveilleux par le fini des personnages, animaux et ornements qui s'y trouvent représentés en relief. L'argent est entièrement couvert d'une patine noirâtre, et malheureusement quelques fragments du pourtour n'ont pu être retrouvés. Les deux poignées d'argent qui servaient à porter le vase, sont en assez bon état.

En allant jusqu'au fond du hall, on entre dans l'ancienne habitation des femmes, salon disposé en croix, et recouvert par une merveilleuse coupole en plâtre ciselé d'une façon exquise. Ici encore, on a disposé une mosaïque

centrale de belle couleur, et tout autour divers fragments de sculpture antique. Plusieurs de ces marbres sont d'un art réaliste, bien différent de l'art grec toujours idéalisé : il y a bien loin de la Vénus de Milo, à cette torse de femme nue, montrant le ventre plissé, et le pénil très saillant. Une bacchante, dont la tête et le buste sont seuls intacts, a du être un morceau de mouvement merveilleux, et qui rappellerait quelque peu les danseuses de Carpeaux.

La pluie tombe toujours sans relâche, s'opposant à toute tentative photographique. Je quitte le Musée pour monter non loin de là, le fameux escalier de marbre, décoré de chaque côté par quatre lions d'art italien. Il conduit à une cour entourée d'une belle colonnade de marbre, style mauresque. A droite, s'ouvre une étroite galerie divisée en trois nefs par deux rangées de colonnes : c'est la <u>Salle de justice</u>. Au fond s'élève sur une estrade un large trône en bois

doré.

Au fond de la cour, en face l'escalier des lions, s'ouvre la grande salle des fêtes; elle est absolument vide, sauf un trône doré qui est accoté au mur du fond. Le plafond est décoré avec richesse: sur les murs, sont disposés, entre de grandes glaces d'Etaminet, de grands portraits de souverains, nombreux également dans un salon qui est situé au delà. Signalons Louis-Philippe (tapisserie des Gobelins), Napoléon III, Louis de Bavière, Guillaume II, le duc de Montpensier en jeune officier d'artillerie, et bien entendu bon nombre de beys, jeunes et vieux.

En sortant du palais, je rencontre M.r Colligniun, et mon ancien camarade Cagnat, auxquels je serre la main, et toujours sous le parapluie, je regagne la gare, pour y attendre, à l'abri, le départ du train.

Sur la route voisine, passent quelques ânes chargés d'énormes fagots de branches d'olivier: les malheureux bourriquots disparaissent entièrement

sous le feuillage gris, qui à distance paraît s'avancer tout seul sur le chemin.

Rentrés à Tunis, la plupart des congressistes se dirigent aussitôt vers le théâtre Français où va être tenue la séance officielle d'Ouverture du Congrès. La porte du théâtre est une simple porte cochère de l'Avenue de France, voisine du Café glacier : il n'y a donc aucune façade extérieure. Pourtant la salle est assez vaste, et décorée passablement, quoique construite en bois. L'assistance est fort nombreuse, et c'est avec quelque peine que je trouve une bonne place à l'orchestre.

Le président Dislère a à sa droite le Résident Général Millet, revêtu de son beau costume diplomatique, sur lequel tranche un grand cordon blanc et jaune. À gauche est assis le président de la municipalité, un tunisien coiffé du fez rouge : un général quelconque, de nom bizarre.

Le discours du résident est fort éloquent, et recueille beaucoup d'app-

-laudissements bien mérités. Celui de Dastre, beaucoup plus technique ; (il traite de l'histoire du navire, depuis la galère antique jusqu'au croiseur le plus perfectionné) est très intéressant à écouter, bien que certains le trouvent long.
La musique des zouaves, placée dans les galeries supérieures, jouait successivement la Marseillaise, puis paraît-il, (c'est un médecin du cru qui me l'a dit) l'hymne tunisien.

A la sortie, il est déjà nuit, et au milieu de la foule énorme qui encombre le trottoir, j'ai quelque peine à retrouver mon brave abbé, qui est en compagnie du jeune Lassalle.
Notre dîner, à l'hotel, était à peine terminé que j'entends le bruit de la retraite aux flambeaux : je cours assez vite pour la rattraper sur le boulevard Al-Djazira. Ce sont les tambours, les clairons et la musique des zouaves, escortés par des chasseurs d'Afrique à cheval, et éclairés par des zouaves munis de lanternes vénitiennes, et

par des pompiers armés de torches.
Je suis la foule énorme qui entoure la retraite, qui finit à Bab Djédid, les zouaves rentrant à leur caserne située dans le faubourg à gauche.
Je monte alors dans l'obscurité relative jusqu'à la Kasbah, dont le square est déjà tout décoré de lanternes vénitiennes rouges; une musique civile, l'Harmonie française va y donner un concert en notre honneur.
J'aime mieux descendre de suite dans les soukhs où on a disposé une illumination générale. Des cordons de lampions à l'huile, sont disposés perpendiculairement aux couloirs, et alternent avec des lustres de cristal, garnis de bougies et de lampions.
Ailleurs, les lanternes vénitiennes font l'illumination. La plupart des boutiques (non les juives) sont ouvertes, et illuminées par quelques bougies, ou par des lampes. L'effet est absolument féérique: aussi la foule est énorme.
Dans le soukh des femmes, au milieu duquel se trouve une sorte de place

couverte, on a organisé sur une espèce de théâtre des danses de femmes indigènes : là, il se produit une poussée formidable, les indigènes paraissant plus encore que les étrangers avides de ce genre de spectacle.

J'erre seul au hasard dans les galeries. Voici un fort groupe de congressistes, qui pénètre bruyamment dans un grand café maure : je les suis. Il y a représentation de Karagouss, sortes d'ombres chinoises, assez difficiles à saisir sans le secours du langage, mais que pourtant on peut deviner très obscènes : les arabes se délectent et rient à gorge déployée.

Au bas du souk des parfums, la boutique d'Ahmed a une illumination superbe : l'un des employés m'engage à la visiter. Il y a en effet au premier étage, une multitude de beaux objets : Gayan en marchande quelques uns en compagnie du docteur Loir. Je prends le café traditionnel, mais me garde d'acheter n'importe quoi.

En face le long des boutiques, est accro-

-pi un petit orchestre indigène, guit-
-tares et tambours de basque, et de
part et d'autre, une multitude d'indi-
-gènes assis pour écouter les mélopées
mollotones, qui suffisent à ces esprits
peu civilisés.
En repassant devant l'étalage de Bar-
-bouchi, je dois encore m'arrêter et
accepter la tasse de café que m'offre le
jeune indigène que j'avais déjà ren-
-contré.
Il est onze heures, et les illuminations
commencent à s'éteindre, quand je
regagne l'hôtel.
2 Avril, Jeudi Saint — Beau soleil
dans la matinée, qui est consacrée toute
entière aux affaires sérieuses : j'entends
au Congrès les communications de
Bansal, et de l'abbé.
Nous déjeunons à onze heures : car on
part à 1 heure pour Carthage en ex-
-cursion générale. La ligne de la Goule-
-tte que nous suivons tout d'abord,
longe le lac de Tunis, dont les eaux
bleues s'étendent à une certaine dis-
-tance, séparées de la voie par des

terrains desséchés non cultivés. Sur la nappe bleue, apparaissent de loin des amas d'oiseaux blancs, qui sont peut-être des flamants roses. Quelques eucalyptus assez maigres bordent le chemin de fer sur une grande longueur. Le sol est couvert de touffes vertes à feuilles minces retombantes d'où émergent des hampes chargées de fleurs roses, d'odeur peu agréable rappelant l'odeur de chat. C'est une sorte d'asphodèle, très fréquente comme plante spontanée dans tout le nord de la Tunisie.

Le train laisse à droite la ligne de la Goulette, dont on aperçoit au loin les constructions blanches, et il se dirige vers la Marsa, dont la gare en cul de sac est à droite: on aperçoit au delà à quelque distance le pavillon tunisien, rouge avec croissant et lune blanche, qui flotte au dessus du palais qu'habite le bey.
La locomotive se met en queue du train, qui repart en arrière jusqu'à la station de la Makta, située au pied de la colline de Carthage.



Fig. 28

Aussitôt débarqués, nous apercevons sur la colline, la basilique toute blanche de Saint Louis, et un peu à gauche le petit séminaire. On s'achemine en désordre vers ce but, en suivant de petits sentiers pratiqués au travers de cultures fertiles.
Des vaches paissent paisiblement autour de la Cathédrale, où je pénètre par une petite porte latérale située à droite près de la tour.



Fig. 29

L'impression que donne l'intérieur de la basilique est plus étrange que belle ; le style byzantin-normand reçu est assez sujet à la critique. 3 nefs séparées par des arcades en ogive arabe, retombant sur des colonnes en marbre blanc, dont les chapiteaux byzantins ont été entièrement dorés.

Le plafond plat à caissons est décoré de peintures genre arabesques, à couleurs vives et dorures. Sur les murs de la grande nef sont les blasons des familles de l'aristocratie française qui ont contribué aux frais de la construction.

Tout au fond de l'église, qui a 65m de long, se trouve une chapelle absidale à laquelle on accède par le pourtour du chœur : munie d'un dôme arabe, elle est de belles proportions, mais les inscriptions françaises qui y sont inscrites, sont d'un style très médiocre.

Le monument du Jeudi Saint est installé à droite dans une chapelle parallèle au chœur : un assez grand nombre de Pères blancs y sont agenouillés.

Je rejoins l'abbé Senderens, qui me conduit dans le jardin du Musée, et de là dans le grand salon d'entrée où m'attendait l'archevêque de Tunis et Carthage, Mgr Combes, qui est à peu près mon compatriote (il est né à Marseillette non loin de Trèbes). Nous causons quelques instants, et je prends à

peine le temps de jeter un coup d'œil sur les fresques assez décoratives qui ornent la salle et son plafond, et retracent divers épisodes de la croisade de Saint Louis, ainsi que sa mort et son apothéose. Je signe sur le registre des visiteurs, puis je vais jeter donner un simple regard sur les salles du Musée dont les vitrines contiennent une multitude d'objets de toutes sortes, parfaitement classés, et provenant de la Carthage punique, de la Carthage romaine, de la Carthage chrétienne, enfin de la Carthage arabe. Le créateur et directeur du Musée est le père Delattre, qui en fait lui-même les honneurs aux Congressistes. C'est un homme de regard fin, à la barbe un peu rousse, auquel sied très bien le pittoresque costume des pères Blancs : soutane blanche, et burnous blanc, chechia rouge, sans gland, et gros chapelet de bois formant collier double. Il est correspondant de l'Institut, et vient, ainsi que je l'ai appris à l'instant même, d'être décoré de la Légion d'honneur. L'abbé me pré-

-sente à lui, et je le félicite, en lui ser-
-rant la main, de l'honneur qui vient
de lui être fait. Le président du Congrès,
Disdéri, le fait d'ailleurs appeler ainsi
que l'archevêque: Gauckler donne lectu-
-re de la dépêche annonçant sa promo-
-tion à la Croix, et aux applaudissements
de tous les assistants, M. Disdéri lui
attache un ruban rouge (1) et lui donne
l'accolade. Le brave père est tout ému
de cet honneur, et peut à peine balbu-
-tier quelques mots. L'émotion devient
générale, quand on le voit aussitôt s'
agenouiller aux pieds de Mgr Combes
et lui demander sa bénédiction.

Le temps nous est malheureusement
bien mesuré pour pouvoir examiner
les richesses archéologiques réunies dans
les salles du Musée, et aussi dans le
jardin, entièrement occupé par de
vieux débris appartenant surtout à
l'époque romaine, chapiteaux, frag-
-ments de colonnes, boulets turcs en
pierre, etc. La pièce la plus remarquable

(1) Il paraît que c'était celui de Mr l'ingé-
-nieur Mocquery.

est une grande statue romaine de la Victoire, formant haut relief, et qui se trouve à droite en regardant la façade du Musée.

Au milieu du jardin, sur le point le plus élevé de la colline, où était l'antique Byrsa, forteresse acropole de Carthage, s'élève la chapelle de Saint Louis, construite par Louis-Philippe,



Fig. 30

C'est un monument octogonal dont l'intérieur pauvrement décoré n'est plus livré au culte depuis la construction de la grande église.

En avant un peu en contrebas est une terrasse d'où on a sur la mer et sur le pays environnant une vue merveilleuse. Le temps qui était demeuré incertain, et nous avait même envoyé quelques gouttes d'eau pendant l'arrêt à la Marsa, est devenu splendide, et le paysage se trouve splendidement éclairé par le soleil.

A nos pieds, des prairies verdoyantes ou des champs de blé encore vert dévalent rapidement jusqu'à la mer, qui étend à l'infini sa nappe éclatante d'azur.
A droite à moins d'un kilomètre auprès du rivage, on aperçoit fort bien indiqués dans leur forme générale les ports de l'antique Carthage : le cothon ou port militaire, de forme circulaire, avec l'ilôt, aujourd'hui devenu presqu'île qui contenait, paraît-il, la demeure de l'amiral; plus loin le port marchand qui n'avait pas moins de 15 hectares, et qui est en grande partie comblé, et occupé par des jardins et des maisons.
Plus loin se devinent les constructions de la Goulette, et se développe le lac de Tunis, puis en arrière la masse blanche de la grande ville Arabe. Tout au fond les montagnes bien découpées qui vont du Cap Bon vers Zaghouan, et d'où l'eau venait jadis à Carthage par les grands aqueducs, dont les débris encore imposants s'élèvent de tous côtés autour de Tunis.

A gauche, à quelques 1000 à 1900 mètres, un monument apparait tout blanc, pavoisé aux couleurs françaises: Ce sont les anciennes citernes, qui restaurées depuis peu, sont encore alimentées par les eaux de Zaghouan, et peuvent fournir ces eaux à la Goulette et à Tunis. Plus loin, formant promontoire s'élève tout blanc, éclatant de lumière sur le bleu de la mer, le village de Sidi-Bou-Saïd.

Tout le pays est couvert de débris à plusieurs Kilomètres à la ronde, bien que Tunis ait été bâti en grande partie avec les ruines de l'antique cité, qui ont longtemps servi de gigantesques carrières, exploitées même par les gens de Constantine, et par les ~~grecs~~ habitants du Nord de l'Italie.

Au pied même de la terrasse de la chapelle Saint Louis, on a découvert de vieilles murailles, qui ressemblent à d'anciennes citernes, et devant ces restes, on a réuni un grand nombre de chapiteaux, colonnes, provenant d'un peu partout, que j'examine quelque



Fig. 31

peu, tandis que l'abbé demeuré sur la terrasse (à gauche) explique à quelques congressistes l'histoire de Carthage, de ses ports, et de la basilique trouvée non loin de Byrsa par le père Delattre.

Nous descendons ensemble vers la grande nécropole punique, où de profondes tranchées pratiquées dans le sol ont mis au jour de nombreux tombeaux, dont le mobilier figure au Musée. La plupart sont formés par une pierre horizontale taillée reposant sur deux pierres verticales parallèles : quelques unes ont un toit à double pente. Toutes étaient recouvertes d'une couche épaisse de terre.

Nous arrivons jusqu'aux citernes restaurées, auprès desquelles quelques-unes existent encore à demi ruinées. Mais l'heure presse, le train spécial devant repartir de la Malta à cinq heures moins le quart. Aussi prenons

noirs à travers champs : des vaches, gardés par de jeunes indigènes, paissent tranquillement. A gauche non loin des constructions très blanches du Petit Séminaire, est installé un petit gourbi arabe ; tente brune près de laquelle sont attachés un chien et un chameau efflanqué, et chose étrange, le chien n'aboie pas !



Fig. 32

Après avoir pris congé de l'abbé qui rentre à Byrsa, je descends rapidement vers la Makta, laissant à gauche une belle croix en pierre toute neuve. Voici la grand'route, le long de laquelle de méchantes constructions s'élèvent, entourées de cactus : de nombreux enfants grouillent devant l'entrée.

Je croise des troupeaux de vaches d'aspect très paisible : la basilique blanche, maintenant éclairée par un soleil étincelant, s'élève à ma droite, avec les bâtiments du Séminaire

et du Musée. Une église, quelques constructions voisines, çà et là quelques misérables cabanes, et là bas deux ou trois villages, voilà ce qui reste de l'immense Capitale qui fit trembler Rome, et qui même après sa défaite, devenue Romaine, était peut-être demeurée plus florissante encore. Des palais somptueux, des rues populeuses, c'est à peine si les fondations survivent en quelques points: là où s'agitait et vivait un million d'hommes, il n'y a plus qu'un pays désert, quelques religieux, et des pâturages. Quel bel exemple de la caducité humaine! Je faisais ces réflexions en suivant seul la route de la gare: quelques fillettes bédouines couvertes de haillons m'entouraient en réclamant le <u>sou</u> traditionnel: je me payai en photographiant leur image, qui donnera une idée peu flatteuse



Fig. 33

du beau sexe de cette contrée. Autour de la gare, où le train, prêt à partir, siffle désespérément pour rappeler les retardataires qu'on aperçoit encore assez loin sur le chemin, stationnent plusieurs indigènes, qui proposent de vieilles numismates romaines trouvées dans les champs. J'en achète une pour quelques sous, et m'installe dans le train, tout juste derrière la locomotive sur un banc adossé au wagon. La position peu avantageuse tout d'abord à cause de l'air et de la fumée, devient exquise à partir de la Marsa, puisque nous sommes ainsi, Gayon et moi, adossés au train qui file derrière nous, découvrant librement les deux côtés de la voie.

Nous assistons au théâtre Français à une conférence faite par Marcel Dubois sur la colonisation, devant une salle seulement à moitié pleine. Tilandreux au début : assez heureux et très optimiste à la fin.

Le soir à 9 heures et demie réception à la Résidence. J'endosse l'habit

noir, et couvert de mon pardessus, car le temps, quoique beau, continue à être vif, je me dirige seul vers le Palais. Des cordons de gaz illuminent la Porte de France. Des feux de bengale rouge allumés à profusion, éclairent très heureusement le jet d'eau du petit square qui tient le milieu entre la cathédrale et la Résidence.
Les salons décorés en couleurs claires sont assez beaux; ils sont éclairés à la lumière électrique (très petites lampes filiformes imitant la flamme des bougies) par la machine qui éclaire aussi l'hôtel des Postes. Madame Millet en fait les honneurs avec beaucoup de grâce. Il y a beaucoup de monde: toute la colonie Française est là; mais il y a fort peu d'indigènes. Remarqué pourtant le général Salensi, assez chic, très décoré, qui n'est pourtant que chevalier de la Légion d'honneur. Un juif hideux, affublé d'une sorte de veston noir sur un gilet pisseux jaunâtre, coiffé d'un fez rouge, les roulières bas avec chaussettes blanches, et

avec cela gros et court. Grandeau étale d'un air fat une vingtaine de décorations.
La musique des Zouaves est dans le jardin, dont les beaux arbres sont illuminés par une profusion de ballons rouges. Signalons de magnifiques bel-la umbra de 40 ans, et aussi de superbes arbustes de datura à grandes clochettes blanches.
Le buffet est fort bien servi, et naturellement très fréquenté. Huit onze heures et demie quand je me retire pour me reposer.

3 Avril. Vendredi Saint — La matinée est encore occupée par le Congrès, d'abord Conseil d'administration à 8 heures et demie : M. Disleri qui le préside est fort aimable et sans pose. Puis à 9 heures, séance de section. Nous déjeunons à dix heures et demie, et tout le monde fait maigre.
A midi départ pour l'excursion générale de Bizerte. La gare de la Compagnie Bône-Guelma, est située derrière l'hotel des Postes et Télégraphes, dans un

quartier où se construisent de grandes et belles maisons. Rien à dire du bâtiment de la gare, le long de laquelle du côté des voies s'étend une simple marquise couvrant le trottoir.
Le train est composé de wagons de 1ère et de 2e classe assez confortables du type ordinaire. Il y monte environ trois cents congressistes dont pas mal de dames. On remet à chacun de nous une notice, avec figures coloriées, sur le port de Bizerte.
La ligne longe à droite le faubourg de Bab-Djezira, amas de maisons blanchies à la chaux, puis s'enfonce dans un tunnel de 300 mètres, au sortir duquel on aperçoit à gauche le lac à peu près sec dit Sebkhra el Sedjoumi, et à droite les escarpements verdoyants qui portent l'enceinte de Tunis et de la Kasbah, et plus loin de vieilles enceintes de forts espagnols.
Au travers des arbres qui forment un rideau continu de peu d'épaisseur auprès de la voie, on distingue un campement de tentes pointues, autour desque-

-lles s'agitent des pantalons rouges: je crois que ce sont des beylicaux campés là pour l'exécution des deux condamnés qui doit avoir lieu le lendemain).

Voilà dans la plaine à droite, l'aqueduc romain un peu grêle que nous avons rencontré en allant au Bardo, et puis le Bardo lui-même, informe dans ses décombres.

On poursuit au milieu de jardins et de cultures soignées, jusqu'à la Manouba, où il est impossible de rien apercevoir de la caserne des Chasseurs, ancien palais tunisien.

La plaine s'élargit et devient monotone et cultivée moins régulièrement. Un magnifique aqueduc romain aux arcades majestueuses, bien plus imposantes que celles vues au Bardo, coupe la plaine sur une immense longueur, perpendiculairement à la voie. Là et



Fig. 34

là ses énormes arcades sont interrom-pues par la chute de quelques piliers, chute favorisée sans doute par les indi-gènes qui sapent peu à peu la base pour se procurer des matériaux à peu de frais. Je photographie l'aqueduc au passage, au moment où le train le fran-chit.

La plaine est maintenant tout à fait déserte, succession de champs de blé à végétation peu avancée, et de pâtu-rages où abondent les touffes grêles d'asphodèles à fleurs roses, et les bouquets à larges feuilles lancéolées des scilles maritimes. A signaler une grande profusion de marguerites jaunes très belles.

On franchit sur un pont en fer de 60 mètres la Medjerda, dont les eaux limoneuses coulent assez abondantes et assez rapides dans un lit un peu encaissé, et peu boisé.

Peu après on arrive à Djedeida où la ligne de Bizerte se sépare de la ligne principale d'Algérie.

Le chemin de fer continue à parcourir

d'immenses pâturages, où apparaissent de grands troupeaux de chèvres multicolores, et de moutons encore chargés de leurs toisons, qui se sauvent au galop loin de la voie.
Des douars indigènes souvent entourés de cactus, dressent çà et là leurs tentes brunes, et non loin d'eux, paissent de nombreuses vaches.

A droite se dressent des silhouettes de montagnes, et dans une dépression qu'elles laissent entre-elles, on devine la mer et les bouches de la Medjerda.

Quelques minutes d'arrêts à Mateur, ville indigène assez importante qu'on ne peut guère apercevoir de la station assez éloignée.

De belles montagnes se dressent à droite, et sur le flanc, on distingue une longue file en marche de vaches de toutes robes, blanches, rouges, noires.
Ici un troupeau de chameaux au pâturage.
A gauche s'étend à perte de vue un plateau couvert d'herbe maigre, et constellé par les taches blanches des trou-

-peaux.

Le premier lac de Bizerte montre à gauche ses eaux très bourbeuses, et s'appuie contre un pic noirâtre assez escarpé: tandis que nous longeons ses bords sur une grande longueur, de beaux cavaliers arabes défilent à droite, le fusil en bandoulière.

La voie franchit l'Oued qui met en communication les deux lacs. Voici à droite la masse bleue du lac, ou bassin de Bizerte, que l'on côtoie pendant assez longtemps. Mais le train stoppe en pleine voie, au milieu d'une belle plantation d'oliviers, et les accents de la Marseillaise, nous indiquent que le but est atteint: C'est l'harmonie de Bizerte, peu harmonieuse, mais pleine de bonne volonté (il y a un zouave en tenue qui y joue de l'alto). Un commandant du génie, qui va nous guider, fait descendre tout le monde, et musique en tête, nous gagnons à travers champs les bords du lac, où nous attendent plusieurs bateaux pavoisés, petits vapeurs, et grands pontons carrés plats

Je prends place sur un ponton carré où l'on a disposé des planches formant banc, et qui est accroché bord contre bord à un remorqueur.
La flottille pavoisée de pavillons français, tunisiens, et de flammes multicolores, se met en marche aux sons d'une marche discordante, et nous conduit tout d'abord aux pêcheries installées à la limite du lac et du goulet.



Fig. 35

Le lac se trouve presque entièrement fermé par un barrage de poutres en fer, garni d'un grillage fin : la seule ouverture laissée au centre pour le passage des navires, est fermée par un filet de cordes. Les poissons du lac sont ainsi retenus, et il constitue un gigantesque vivier.
Tout contre le barrage, sont disposés des réservoirs à poissons, sortes de compartiments rectangulaires munis

de grillages sur toutes leurs faces. Plusieurs indigènes, que commande un gros homme à turban debout sur une barque, relèvent le filet, où s'ébattent une multitude de poissons de belle taille, qui ont sans doute été attirés du lac par quelques appâts succulents, et qui frétillent vigoureusement, en attendant qu'on les jette dans la barque. La scène est très pittoresque, sous le beau soleil, et sous la fraîche brise qui fait claquer joyeusement les nombreux drapeaux qui décorent le barrage et les bateaux. Deux poulpes énormes sont parmi les prisonniers, et les pêcheurs ont grand peine à les arracher des bancs où leurs tentacules sont accrochés.



Fig. 36

La petite flottille pénètre dans le lac : il y a deux remorqueurs, ayant chacun un ponton accroché à son bordage, et traînant chacun 1 chaloupe

chargée de congressistes. Deux petites chaloupes à vapeur montées par des matelots de l'Etat cheminent de conser-



Fig. 37

-ve comme se-cours éventuel. Les eaux du lac sont d'une parfaite limpi-dité, qui ne s'ex-plique que par-ce que le bassin supérieur sert de ré-servoir de décantation pour les eaux qui arrivent ainsi dans le deuxième lac absolument débarrassées de tout limon.

Nous sommes dans une merveilleuse rade où des centaines de cuirassés évolueraient à l'aise, et la promenade nous y semblerait charmante, si l'heure qui s'enfuit trop rapide, ne nous faisait craindre d'arriver à Bizerte trop tard pour voir la ville et la fantasia sous une belle lumière.

On se décide enfin à revenir en arrière en parcourant une immense boucle : nous repassons au travers de

l'étroite ouverture du barrage à poissons. A droite, se mirant dans l'eau, se dressent des carrières rougeâtres, exploitées pour la construction des digues de l'avant-port.

A gauche dans une petite baie (la baie de Sebra), un bateau gris, à vapeur et à grande voilure, porte au sommet du grand mât la flamme tricolore : C'est un stationnaire, qui paraît être un cuirassé d'ancien modèle.

Le goulet est encore très large, et le bas tout au fond apparaissent bien petites les constructions du nouveau Bizerte, et le chenal étroit du port.



Fig. 38

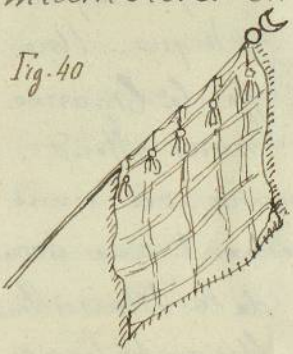
Voici sur le quai à gauche une grande halle qui doit servir de duck à la Compagnie du Port de Bizerte, et au chemin de fer.



Fig. 39

en avant tout au bord de l'eau une foule d'Arabes nous attend, hérissée d'une multitude de grands drapeaux multicolores en soie : il y a plus de cinquante de ces étendards, qui s'agi-tent pour nous saluer au passage. A gauche stationne à quai un brick italien, dont le pa-villon est en berne, sans doute à cause des héroïques victoires des Abyssins : c'est le seul bâteau de commerce qui soit à Bizerte. Notre bateau, toujours en tê-te, gagne l'avant-port qui est proté-gé par deux grandes jetées d'un Kilomètre à peu près terminées. Une locomotive, remorquant des Wagons de déblai le long de la jetée du Nord, nous salue de son sifflet.

Fig. 40



Nous tournons à gauche pour pénétrer dans le canal du vieux port à l'entrée duquel se dresse la masse d'un vieux fort de couleur pittoresque. Quoique la lumière baisse beaucoup il

S.C.D. TOULOUSE III B.U. de SCIENCES



Fig. 41

est plus de cinq heures), j'en prends une vue photographique. Une foule bigarrée nous attend sur le quai de la Douane, où nous débarquons successivement aux accents de la Marseillaise. Un contrôleur civil en costume de sous-préfet est là à cheval, escorté de quelques gendarmes indigènes, des chaouch, sortes de spahis à veste et culottes bleues, portant le burnous blanc, et la carabine en bandoulière.



Fig. 42



Fig. 43

Musique en tête, les cavaliers caracolant autour de nous, on se met en marche à travers la ville;

On franchit sur un vieux pont de bois le lit à demi-comblé d'un vieux canal; on passe sous la voûte d'une vieille porte, pour déboucher dans le nouveau Bizerte, dont les rues tracées au cordeau sont encore bien peu bâties. Tout est pavoisé en notre honneur. Nous arrivons ainsi sur une grande place bien sablée où nous attendent un millier d'indigènes, les uns à pied armés de longs fusils, ou portant des drapeaux, les autres à cheval. Ils sont disposés sur les trois côtés d'un carré, derrière un ou deux rangs d'arabes ou d'enfants accroupis par terre. Bien que le jour soit déjà bien bas, j'essaie d'en fixer le souvenir (Voir à la page suivante). Nous aussi nous rangeons tant bien que mal. Puis la fantasia commence. C'est d'abord un défilé d'une sorte de musique arabe, composée de galoubets rustiques, et de gros tambours que l'on frappe avec une seule baguette.

D'élégants cavaliers arabes richement vêtus, avec ou sans burnous,



Fig. 44.

viennent successivement parader devant nous. Leurs chevaux sont couverts de harnais arabes décorés de fort belles broderies, et ils portent, couvrant la croupe et la queue un grand voile de soie de couleur vive.

Le plus élégant est le fils du caïd de Mateur, qui est paraît-il très coureur de fantasias. Sa veste turque, sa cartouchière disposée sur sa poitrine, les harnais de son cheval, sont chamarrés de broderies d'argent. Il porte sur sa tête un immense chapeau circulaire en velours rouge, qui est couvert, par dessus, de grandes plumes d'autruche noire. Son cheval blanc est de toute beauté. Débarrassé de la coiffure gênante, il parcourt l'arène, se livrant à toutes les fantaisies de la voltige la plus savante, et recueillant les applaudissements frénétiques de la foule.

Ces exercices, qui rappellent un peu ceux du cirque, sont tour à tour répétés par divers cavaliers, seuls ou deux par deux.
Un petit arabe, de 5 à 6 ans au plus, somptueusement vêtu, parade lui aussi au son des tambours et des flûtes, monté sur un grand cheval assez passable. Il a de chaque côté du foulard qui couvre sa tête de beaux bijoux à pendeloques en or découpé. Sa physionomie est grave et un peu inquiète : c'est un devoir qu'il accomplit et dont le récompensent les bravos enthousiastes de l'assistance.

C'est maintenant le tour des hommes à pied, la plupart Khiouma ou cangères ; tête nue, ou ceinte d'un simple foulard, jambes et cuisses nues, à peine vêtus d'une sorte de chemise blanche, ils brandissent d'immenses fusils, et ressemblent à des visions de Canaques. Ils poussent de grands cris de guerre, et se précipitent les uns sur les autres, tirant en l'air force coups de feu, et jetant

en l'air très haut leurs fusils qu'ils rattrapent avec adresse.
La foule bigarrée qui nous entoure, est avide de ces spectacles, et s'avance constamment au delà de la ligne imposée. Les gendarmes indigènes, qui ont mis pied à terre, leur distribuent des coups de lanière pour les refouler.
La poussée populaire devient formidable, quand les exercices des Aissaouas se préparent, au son d'une musique endiablée, de galoubets, de tambours, et de tambours de basque. Tandis qu'une chaîne d'Arabes, se donnant le bras, dansent pieds nus sur un rythme continu et frénétique, l'aissaoua enlève son turban, découvrant son crâne rasé portant une longue touffe de cheveux: il ôte sa chemise, et se lacère avec la pointe d'un sabre. La cohue ne me permet pas de voir commodément cette sorte de torture volontaire, qui se continue en avalant des figues de Barbarie avec leurs épines, puis en maniant avec les mains sous un voile sans le brûler des étoupes

enflammées. On apporte dans une sorte de brasero de cuivre ouvragé des charbons ardents qu'il manie sans sourciller.
La nuit tombe déjà au moment où ce malheureux renattant ses vêtements, nous revenons vers le port musique en tête, pour aller dîner.
Le repas est servi dans le grand hangar des docks, décoré de pavillons multicolores. A la table d'honneur à côté du président du Congrès sont assis le contrôleur civil, le caïd de Mateur avec sa croix de la Légion d'Honneur, le gouverneur tunisien de Bizerte en fez et costume militaire.
Le service est fait en partie par les marins. Le dîner est servi en maigre, et je me contente d'un peu de poisson, de pois, et du dessert. La musique est encore là avec sa bannière de velours rouge, et nous régale des meilleurs airs de son répertoire assez pauvre du reste. Series de toasts, et le café est à peine servi à quelques-uns, quand le sifflet de la locomotive nous rappe-

-lle que l'heure du départ est déjà passée, et qu'il faut s'embarquer. Il est 8 heures et demie, et l'obscurité est noire. La gare et ses abords sont illuminés au pétrole par des bulots disposés le long des quais, et par quelques becs à air comprimé donnant une lumière intense.
Je ruminole dans mon coin jusqu'à l'unit où nous arrivons vers onze heures et demie.

Samedi 4 Avril — Mon premier soin est d'écrire à Mimi une grande lettre de huit pages : en allant la porter à la poste, dans la rue d'Italie, je rencontre le père Bernard qui me serre la main et me fait ses adieux.
Rentré à l'hotel pour arranger mon appareil photographique, je le laisse malheureusement tomber sur les dalles : il se fend en deux, laissant tomber tout son contenu. Il n'y avait par bonheur qu'une seule plaque impressionnée : un marchand d'oranges, dont un bourriquot portait la marchandise, en train de vendre ses

fruits dans une rue de Tunis. Je remonte tant bien que mal le pauvre appareil, en le serrant avec des ficelles, et tout invalide qu'il était, il m'a encore rendu d'excellents services pendant le reste du voyage.

Après le déjeuner, je vais commencer mon café à l'une des terrasses de l'avenue de France. Des camelots indigènes circulent entre les tables, présentant divers objets, pipes, portemonnaies brodés d'or, babouches, djébiras de cuir, vases quasi-japonais de pacotille, burnous de coton blanc, couvertures et tapis de couleurs éclatantes. L'un d'eux est un vieux nègre à barbiche blanche, et de physionomie souriante et un peu railleuse. Après plusieurs offres et marchandages, je finis par lui donner 4 francs pour une corbeille algérienne, qu'il dit avoir tressé lui-même, et une sacoche ronde en cuir blanc brodé de soies multicolores (vide, elle ressemble à un plat).

Le temps est assez beau, et je vais en profiter pour parcourir encore

une fois les quartiers Arabes, et y prendre quelques vues photographiques.

Dans la rue Al-Djezira, je rencontre deux petites filles Bédouines, dont l'une porte un petit enfant. Sur la promesse d'un sou pour chacune elles se laissent photographier.



Fig. 45

Un peu plus loin à gauche, le carrefour de la rue Bab el Fellah, réunit toujours une foule intéressante d'indigènes. Sur le trottoir à gauche, des marchands de pain dont les miches rondes sont étalés par terre sur une natte: dans une série de petites échoppes, disposées comme dans les souks, mais plus pauvres, on vend des légumes variés.



Fig. 46

Je tourne à droite et m'engage dans la rue des Teinturiers, où je cherche, inutilement du reste à découvrir une teinturerie indigène, qui serait intéressante par l'éclat des couleurs obtenues, et aussi sans doute par la simplicité de l'outillage et des ingrédients mis en œuvre.

Je passe à côté (voir fig. 47) d'une mosquée qui dresse un minaret carré à gauche de la rue.

La rue, bon type de la rue Arabe de Tunis, est assez propre, grâce au système presque complet d'égoûts dont Tunis se trouve maintenant doté. Nous y retrouvons les petites fenêtres du premier étage à grillages élégamment ouvragés. Le nom de la rue indiqué par des plaques émaillées en blanc sur bleu se trouve toujours inscrit à la fois en caractères français et en lettres arabes. L'inscription arabe par-



Fig. 47

-aissant toujours beaucoup plus court-
-te.

La rue Souk el Belah succède à la rue des Teinturiers, et comme son nom l'in-
-dique, elle appartient déjà au quartier des Soukhs. On y voit de nombreuses boutiques le plus souvent protégées par des auvents de bois, dans les-



Fig. 48

-quelles sont installées des industries variées, et spécialement des tourneurs et menuisiers, confectionnant ces meu-
-bles à colonnettes peinturlurées et dorées que les Arabes aiment beaucoup.

Voici encore une mosquée, de minaret carré assez élancé: tout à côté la rue est protégée par une sorte de toi-



Fig. 49

-ture plate, abritant du soleil et de la pluie l'entrée de l'édifice.

Voici le soukh des armuriers : je m'arrête quelques instants pour observer l'ouvrier occupé à évider le bois des crosses. Je n'ai remarqué aucune fabrication de canon de fusil, la plupart des boutiquiers paraissant se borner à remonter d'anciens canons, et à orner d'incrustations ou de garnitures plus ou moins riches le bois déjà façonné. Je me retrouve dans le soukh des selliers, où les sacoches rondes brodées d'or ou d'argent attirent surtout mon attention. L'un des marchands m'en demande 5 francs pièce, et me laisse partir sans essayer de marchander. Un peu plus loin, j'achète à un petit Maure de physionomie éveillée, un petit miroir monté en cuir brodé, pour la forte somme de trois sous.

C'est au milieu de ce soukh, que l'on trouve, semblable à un cercueil de pierre, la tombe d'un marabout vénéré. Elle est peinte de couleurs variées, jaune vert et rouge, et à certains jours, on la décore d'étendards, et on l'illumine de lampes. Un prêtre de Tunis a dit à M.

Senderens que c'était la sépulture d'un prêtre catholique renégat.

J'admire encore le beau travail des brodeurs, qui ont entre les mains des ouvrages sur soie blanche, d'une grande richesse.

Je continue à errer au hasard dans ce quartier : j'ai retrouvé le petit Maltais de l'autre jour, et il est tout heureux de m'escorter dans ma promenade.

Au dessous de la place de Kasbah, s'étendent très vastes les soukhs où l'on fabrique et vend les chechias.

La chechia est d'abord exécutée en laine blanche : de nombreux ouvriers sont en train de les tondre avec de grands ciseaux, et de peigner avec des chardons. Elle est ensuite teinte en rouge, et vendue assez cher (pas moins de 5 francs). Le long des galeries, on voit de grosses presses de bois, qui servent à serrer les tissus et à les feutrer. Quant au gland, il se vend à part au poids, et c'est un luxe pour un Tunisien d'en porter de très longs et très fournis, atteignant le prix de 20 ou 30

francs.

Ces soukhs des chechias conduisent à un passage qui relie la mosquée de Sidi-Ben-Ahrouss, avec la grande mosquée dont le minaret se profile dans le prolongement du passage.



Fig. 50

Voici dans une encoignure la porte de l'hôpital Arabe, au dessus de laquelle sur une plaque de marbre blanc une longue inscription arabe s'étale. Quoique le jour soit bien mauvais, je la photographie avec le petit Maltais.



Fig. 51

Dans le soukh des parfums, mon petit compagnon m'engage à sentir les essences, et l'un des boutiquiers, sans se déranger de son comptoir, débouche gravement plusieurs flacons, dont il dépo-

-se une goutte dans le creux de ma main; essences de rose, géranium, héliotrope, jasmin : c'est cette dernière qui est la plus délicate. Les prix sont du reste assez élevés et je n'achète rien.

Je traverse le soukh des libraires, et redescends par un soukh extrêmement animé, où des centaines d'Arabes vont et viennent, portant sur les bras des vêtements confectionnés, burnous, chemises, caftans blancs ou rayés, qu'ils offrent successivement aux marchands assis dans leurs échoppes. C'est le travail des femmes de la campagne, qui est ainsi vendu au plus offrant. Je circule tranquillement à travers cette cohue : je suis le seul Européen, et nul ne fait attention à moi. On a l'impression d'une sécurité complète.

Voici le souk des Etoffes, le plus beau au point de vue architectural, qui devait être dans le temps d'autrefois le quartier du commerce élégant. J'en prends tant bien que mal un croquis, sur mon calepin de notes.



Fig. 52

Les piliers à chapiteaux romans sont badigeonnés en hélice de rouge et de vert : malheureusement leur base a été enfouie dans le sol qui a relevé pour des travaux d'assainissement ; et la hauteur des bas-côtés étroits où se succèdent les loges des marchands a été diminuée d'autant. Les arcades ogivales supportent la voûte en berceau blanchie à la

chaux, au sommet de laquelle de petites ouvertures carrées distribuent parcimonieusement l'air et la lumière. La boutique de Barbouchi a l'une de ses entrées au fond de cette galerie, à gauche sur mon dessin.

Non loin de là dans l'impasse des Ouraglia, sur la porte d'une cour, j'aperçois une délicieuse fillette de 5 à 6 ans. C'est une juive d'après son costume et ses habits de fête. Sa jolie tête brune émerge d'un foulard vert brodé d'or: elle porte une casaque de soie violette sur un pantalon blanc.

Fig. 53



En descendant par la rue de l'Eglise, j'entre au Bazar africain, installé à gauche, et tenu par un indigène assez loquace. On n'y montre diverses antiquités qui sont quelque peu

contestables: briques, lampes, statuette de Tanit, monnaies d'or arabes, monnaies ou médailles grecques ou puniques. Après long examen, je me décide à lui prendre une lourde monnaie d'argent qui paraît bien authentique. M. Mocquery (l'ingénieur de Dijon) choisit avec sa fille un dessus de piano brodé d'or, et je me décide moi-même à emporter trois coussins brodés assez avantageux, ainsi que deux sacoches rondes de cuir. Puis je me retire, non sans avoir consommé le traditionnel Kahoua.

La fin de l'après-midi est occupée par la séance de cloture du Congrès qui a lieu au Lycée. Je serre la main du président Dislère, de M. Mocquery, et causе quelque peu avec l'abbé avant de rentrer dîner à l'hôtel, où je reste peu : car il doit y avoir retraite Arabe sur l'avenue de la Marine.

Le vent souffle très frais et assez violent. Les illuminations en lampions de

couleurs qui avaient été installées sur le clocher de la cathédrale sont à peu près éteintes; mais la porte de France resplendit de lumière.
Des fusées et des bombes annoncent le prochain départ de la retraite qui s'organise dans la cour des douanes, tout au fond de l'avenue de la Marine. La foule est grande quand le cortège se met en marche précédé par des tambourins et des galoubets, qui suivent immédiatement une escorte de soldats beylicaux à cheval, et de sergents de ville. La nouba du bey vêtue de rouge, comprend pas mal de musiciens, dont deux chapeaux chinois: elle joue faux des airs aux étranges et un peu sauvages, où l'harmonie n'a rien à voir. De nombreux porteurs de lanternes les encadrent; et à la suite s'avancent une trentaine de chameaux portant autant d'Arabes munis de lanternes vénitiennes bleues. Les pauvres bêtes, effrayées par la musique, par les lumières, et par le bruit de la foule, sont complètement

affolées, et regimbent de leur mieux, jetant par terre leurs conducteurs, et reculant au lieu d'avancer. C'est un spectacle désopilant. Des flammes de Bengale rouges s'allument tout le long du trajet : la porte de France ainsi éclairée est superbe.

Il pleut un peu, la retraite vient de s'engager dans la rue des Maltais, pour se disloquer je ne sais où. Je trouve Lescœur, et avec lui, je remonte la rue presque déserte de la Kasbah jusqu'à la place, où nous montons en tramway pour regagner la porte de France et l'hôtel.

Dimanche 5 Avril. Jour de Pâques. La pluie n'a pas duré : mais le vent souffle toujours assez fort, chassant de gros nuages. Je vais vers 9 heures errer du côté de la cathédrale, et j'y rencontre l'abbé qui a dit sa messe, et se prépare à se rendre à l'office archiépiscopal.

J'entre avec lui à la Cathédrale par la Sacristie, au moment où la messe de 9 heures se termine : la foule est dé-

-jà grande, et bientôt on ne peut plus trouver une chaise disponible.
Une partie du clergé, à dix heures précises, va recevoir à la grande porte le Vice-Résident et sa maison. Le vice-résident, remplaçant le résident parti la veille, est en grand costume, avec chapeau à plumes blanches. Il se place dans le choeur, en face le trône de l'archevêque. 5 à 6 officiers ou agents diplomatiques prennent place dans la nef au premier rang, et derrière eux à des places réservées, les dames et des enfants : Madame Millet est là.
Puis par la grande porte débouche la procession : 10 hommes en camail violet, 10 en camail marron pourpre, le dernier portant sur la poitrine une énorme plaque d'or guilloché, 16 enfants de choeur, enfin des abbés ou prêtres assez nombreux en chapes et chasubles, et l'archevêque, coiffé d'une superbe mitre brodée. La croix double archiépiscopal paraît d'un merveilleux travail d'orfèvrerie.
Le séminaire des Pères Blancs, placé

à la tribune de l'orgue, chante la messe Brève de Gounod. Le soliste a une des plus belles voix que j'aie jamais entendues : il est suave dans les versets de Victimae Paschali. Son organe est parfait, grave, bien timbré, pieux, sans aucune affectation.

Monseigneur Gazagnol fait lui-même la quête.

Je retrouve à la sortie le jeune Lassalle, qui est allé la veille, ainsi que beaucoup de congressistes, assister à la pendaison de deux condamnés : l'exécution a eu lieu vers huit heures du matin auprès du Bardo, devant une foule énorme. L'un des assassins avait vainement offert aux parents de sa victime une somme de trente mille francs pour racheter sa vie : mais ceux-ci, quoique pauvres et vivant d'aumônes, ont mieux aimé assister au supplice, où on leur avait, paraît-il, réservé une place d'honneur.

Je déjeune à l'hôtel en tête à tête avec M. Doumet-Adanson. On nous sert du sanglier (hallouf) qui n'est pas mauvais.

Pour continuer mes pérégrinations, je monte dans le tramway de Bab-Sou-
-ka, à la porte de France. Je photogra-
-phie au passage, sans descendre, le pittoresque carrefour de Bab-Souika, encombré de marchands instal-



Fig. 54

-lés sur les trottoirs, ou dans de petites boutiques.
Je continue à pied vers la Kasbah, et je prends en passant une rue de la place, où un tramway station-


Fig. 55

-ne prêt à partir pour Bab-Souika. Je poursuis ensuite, tournant à droite en face la porte de la rue des Selliers (voyez la figure de la page), et longeant à gauche le grand réservoir d'eau, je franchis la porte de Sidi-Abdallah.

On a de là une vue splendide sur la campagne à l'ouest de Tunis. En face, un sentier dévale rapidement vers le village arabe de Sidi Abdallah dont les maisons basses à terrasses se cachent parmi les cactus. Plus loin se montre le Bardo, et encore au delà, la Manouba.

A gauche, on domine de très haut le lac à demi desséché de Sedjoumi.

La grande masse de la Kasbah profile à droite ses lourds bastions : contre les murailles de la vieille citadelle, est adossé un abreuvoir où est en train de boire un troupeau de vaches. Des indigènes juchés sur des ânes passent en trottinant, et quittant la grand'route, dégringolent tout droit par le village vers le Bardo.



Fig. 56

Je continue à suivre le boulevard extérieur qui longe le rempart, où quelques vieux canons inoffensifs allon-

parfaitement leur gueule noire.
Voici la porte de Sidi Garrem : deux



Fig. 57

chameaux chargés y stationnent devant la petite barrage où sont perçus les droits d'entrée
Le Boulevard continue à monter de plus en plus en même temps que le rempart. Très bas, maintenant, le lac apparait, et tout près du pied de la colline la ligne du chemin de fer d'Algerie allonge ses rails, et passe en tunnel à gauche.



Fig. 58

Sous un mamelon verdoyant, que surmontent, éclatantes de blancheur, les constructions et la Koubba de Lella Manouba, une sainte vénérée.
Une large brèche existe à l'enceinte, au dessus de la porte El Gorjani, et de ce point, on découvre un superbe

panorama, trop vaste pour être rendu par un de mes petits dichés. Devant la masse blanche de Tunis, le lac étale ses eaux bleues, au milieu desquelles apparait bien nette la double ligne du canal maritime: la Goulette et Carthage se noient tout au fond dans la brume.



Fig. 59

Je redescends rapidement, longeant toujours le mur extérieur, et passe à côté de l'asile assez vaste des Petites Sœurs des Pauvres. Remarqué plus bas, dans un jardin potager, une noria dont les augets sont formés par des vases de terre fixés avec des cordes d'alfa.



Fig. 60

Je rentre en ville par la porte de El Tellah, et je suis la rue longue et tortueuse de Bab el Fellah, formée de maisons arabes assez misérables. Je remonte à gauche

la rue Bab-Djedid. Je prends en passant la rue de la porte Bab.



Fig. 61

Menara, contre laquelle sont accroupis des indigènes et quelques nègres. Je monte jusqu'à la Kasbah, et redescends encore vers les souks, par le haut de la rue de la Kasbah, où je prends la rue de la mosquée de Sidi-Ben-Ahroms.



Fig. 62

Je parcours encore une fois le souk des selliers, celui des burnous, où l'animation de la vente est extraordinaire, et par le souk des étoffes, reviens au Souk el Trouk, presque désert au contraire à cause des boutiques Juives closes par les fêtes de Pâques.
Installé sur une borne, je dessine l'une des boutiques.

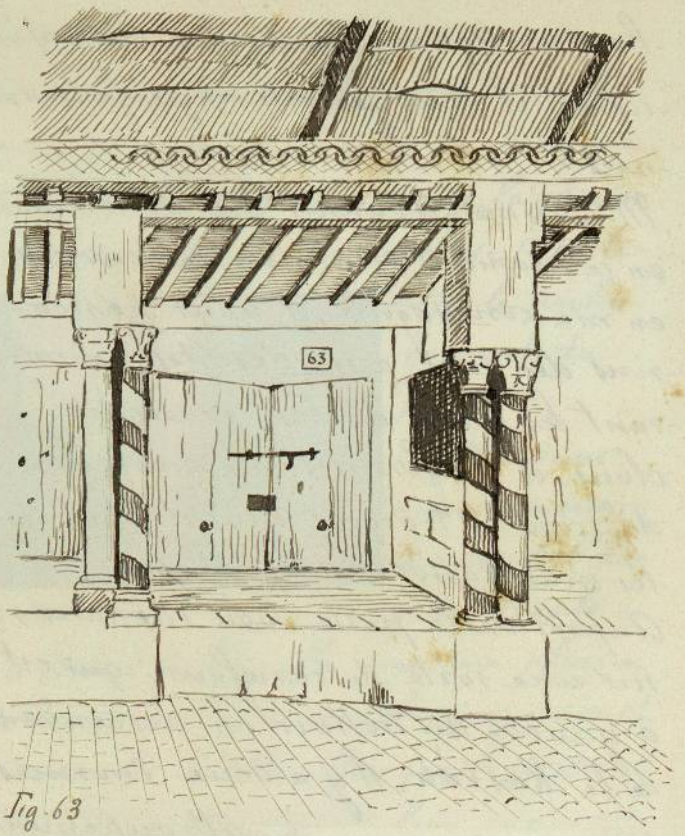


Fig. 63

Les colonnes, empruntées peut-être à Carthage, sont badigeonnées en spirales alternativement bleues et rouges.
La porte du fond, fermée par de grossiers verrous et peinte en bleue.
Le couloir du souk n'est ici recouvert que de planches mal ajustées.
Malheureusement pour la couleur locale, bien des boutiques sont déjà modernisées, montrant entre les pi-

-liers antiques, des portes bien aj-
-ustées et aux fermetures perfection-
-nées.

M. Doumet-Adanson qui survient en ce moment, continue sa tournée en ma compagnie, et nous parcou-
-rons des rues assez désertes, admi-
-rant les portes arabes ornées de clous, et les ferrures des marteaux, difficiles à trouver maintenant chez les marchands de ferrailles.

Auprès de la porte Bou Ménara, sur une sorte de carrefour, qui est à gauche du trottoir en descendant de la Kasbah, il y a deux énormes attroupements. L'un d'eux est produit par un trouba-
-dour Arabe, qui s'accom-
-pagnant lui-
-même sur une mandoline mono-
-corde, débite ses propres compo-
-sitions. Un tambourin fait la basse, et autour de lui en rond,



Fig. 64

sont accroupis des indigènes. Ils ont des physionomies très douces et ne sourient quand ils me voient photographier le groupe.



Fig. 65

L'autre cercle s'est réuni autour d'une sorte d'assaoua bateleur, qui, est imberbe, et aussi nu-tête à longs cheveux. Aux sons nasillards de deux tambourins et d'une cornemuse, il se pique le cou avec une épée, et fait avec une vieille femme et un confrère toutes sortes de pitreries grotesques. Il pratique aussi un peu d'escamotage, tandis qu'un malheureux gamin danse avec un gros serpent comme cache nez, introduisant sa tête dans sa propre bouche.

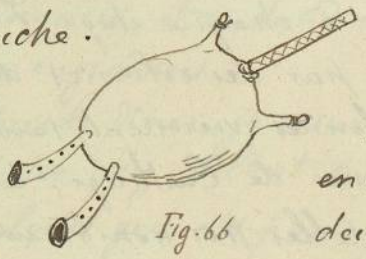


Fig. 66

La cornemuse est très amusante avec son ajutage en os creusé, et ses deux flûtes de bois

un peu recourbées. La masse à demie ruinée de la porte Bab Menara s'élève à peu de distance, et quelques spectateurs s'y installent comme en une loge pour assister aux jongleries du pauvre drôle.

Nous poursuivons notre promenade à travers les rues tortueuses. Voici une mosquée sans minaret, à dôme recouvert d'écailles de faïence verte vernie: c'est là que sont ensevelis les beys de Tunis.

Nous passons devant l'hopital Saint Louis où sont soignés les Européens, puis devant une caserne de gendarmerie, où sont aussi installés quelques soldats du genie. C'est un gracieux édifice arabe, qui a dû être la demeure de quelque puissant seigneur. La porte mauresque de la rue est élégante, mais il y a lieu surtout d'admirer la cour entourée à chaque étage d'un cloître soutenu par des colonnes de marbre. Ces colonnes viennent sans doute des ruines de Carthage, comme la plupart de celles très nombreuses,

qu'on voit dans les passages voûtés si fréquents à Tunis.

Notre après-midi s'achève sur la terrasse du café de France, d'où nous contemplons la foule bigarrée qui se presse sur le trottoir. Juifs très nombreux, généralement vêtus de couleurs claires, en petite veste levantine, et bas blancs, Arabes au port majestueux drapés dans leurs burnous blancs, Mzabites couverts d'ordinaire de burnous ou de tuniques de couleur brune, ou à rayures noires et blanches, Maltais distingués par un burnous court à capuchon. Il y a peu de femmes maures, et celles qu'on aperçoit, emmitouflées de voiles blancs, le visage caché derrière des étoffes noires, sont généralement très âgées. Les juives sont plus nombreuses, en costumes éclatants au dessous du voile blanc, énormes d'ordinaire, et se dandinant comme des oies engraissées.

Après le dîner, je ressors seulement pour acheter chez Albert, sous les arcades, quelques grandes photographies.

Lundi 6 avril — Le soleil brille d'un vif éclat dès le matin : je fais mes préparatifs de départ, et règle ma note d'hôtel, dont j'ai tout lieu d'être satisfait. Le service y était bien fait, et la table très bonne. Tous les jours une négresse lavait dans toute son étendue le carrelement de l'hôtel, rez-de-chaussée et premier étage. Cette négresse a pour faire ces nettoyages un costume éclatant, où le rouge et le rose domine.

Une grosse jeune bonne Bernoise, qui le dimanche endosse le costume national à chaînes et agrafes d'argent, puis deux garçons l'un de Blagnac, l'autre Béarnais, complètent le personnel actif.

Un jeune Arabe emporte à la gare tous mes bagages : il a chargé sur son dos ma malle que soutient une corde appuyée sur son front, et porte dans chaque main ma valise et ma couverture.

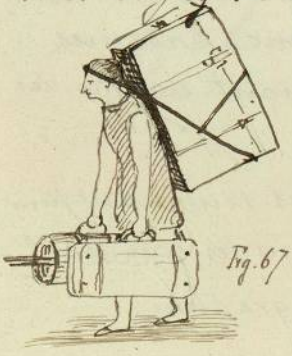


Fig. 67

Il y a à la gare un monde

énorme. L'abbé arrive bientôt escorté par un jeune prêtre originaire du pays toulousain. Un grand nombre de jeunes Pères blancs (80 environ) prennent le train pour aller passer quelques jours dans une propriété qu'ils possèdent à 80 Kilomètres au sud de la station de Souk-el-Kemis, et qui comprend environ 1500 hectares.
Nous nous installons dans un long wagon à galerie, monté sur boggies.

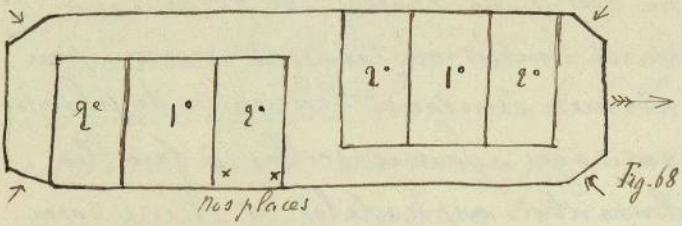


Fig. 68

Il y a dans ce même wagon une dizaine d'élèves du petit séminaire de Carthage, qui vont en vacances sur le parcours de la ligne : plusieurs vont jusqu'à Bône.
Monseigneur Gazagnol est venu sur le quai nous serrer la main.
Le train prend jusqu'à Djedeida la route que j'ai déjà parcourue en allant à Bizerte. La route qui longe la voie se

réduit à une simple piste courant au travers des pâturages.

Voici Tebourba, où l'on aperçoit plusieurs minarets, et quelques dômes surbaissés, dont l'un est cannelé.

On continue le trajet au travers de la plaine de la Medjerda plus ou moins resserrée entre les collines : c'est une succession de champs de blé, de quelques vignes et surtout de pâturages où sont disséminés des troupeaux de moutons, de bœufs, de chèvres, de chameaux.

Dans les blés ou les orges encore peu avancés, émergent beaucoup de plantes sauvages, grosses scilles à feuilles luisantes, asphodèles à fleurs roses, et surtout arbustes encore privés de feuilles, au bois gris clair, sous lesquels s'abritent des milliers de fleurs, et particulièrement des espèces de coquelicots orangés.

Après avoir dépassé les stations de Medjez-el-Bab, et de Oued Zerga, on atteint les gorges de la Medjerda, étranges d'aspect, que forment des collines peu élevées. Ce sont des plissements argileux plus ou

moins corrodés par les eaux, au travers desquels la rivière roule ses eaux bouenses.
Le pays change d'aspect et se transforme en maquis où abondent l'olivier sauvage, le lentisque, l'arbousier, groupés en touffes serrées, qui donnent parfois l'impression d'un jardin anglais.
Çà et là des gourbis indigènes en pièces sèches recouverts de chaume, ou des tentes brunes à grosses raies, s'abritent derrière des lignes de cactus.
En arrivant à Beja-gare, on aperçoit à droite à quelque distance la belle coloration rousse du vieux pont romain encore debout sur ses trois arches.
C'est là que nous est servi le dejeuner auquel notre appétit fait l'accueil le plus cordial.
Une excursion doit arriver incessamment ici, et une fantasia se prépare pour laquelle sont déjà réunis un grand nombre d'indigènes, qui campent ou cantonnent dans un grand champ voisin du chemin de fer.
J'aurais voulu aller jusqu'au pont

Romain pour en fixer l'image. Je dois faute de temps me borner à braquer mon appareil sur quelques gendarmes indigènes qui stationnent sous les arbres à droite de la station.



Fig. 69

A Souk-el-Kemis, où la plaine s'étend très vaste vers le sud, le flot des pièces blanes, coiffés de rouge, quitte le train.

La station de Souk el Arba est pleine de monde : peut-être des congressistes doivent-ils y débarquer pour une excursion. Le contrôleur civil en tenue, et des spahis sont sur le quai, et des centaines d'Arabes en burnous blancs se pressent contre les barrières. C'est la station qui dessert la Khroumirie, dont les montagnes boisées s'élèvent pittoresquement à droite, au delà d'une plaine fertile et généralement cultivée.

Voici à gauche dans la plaine au milieu d'un espace clos par de lé-

-geres barrieres, un grand rassemblement d'hommes et d'animaux. C'est un grand marché arabe, qui se tient tous les lundis à Oued-Meliz, et dont j'essaie de photographier l'aspect malgré la marche du train. Celui-ci stoppe d'ailleurs un peu plus loin à la station



Fig. 70

entre laquelle les Arabes s'entassent en rangs serrés pour nous regarder passer.

Voici la gare de Ghardimaou, frontière de la Tunisie. Tout le monde doit descendre de wagon pour la visite des bagages par la douane, qui se contente de faire ouvrir sans rien fouiller, occasion de faire perdre 25 minutes et de faire vivre quelques employés.

A partir de Ghardimaou, la voie s'élève constamment jusqu'à Souk-Ahras, en suivant le cours de la Medjerda à travers des vallées pittoresques, qui rappellent les méandres de l'Aveyron entre Najac et Capdenac.



Fig. 71

L'olivier sauvage y croit partout au milieu des verdures plus intenses des chênes verts.

Beaucoup de campements indigènes le long de la voie, toujours pittoresques avec leurs gamins à demi-nus devant la tente, autour de laquelle broutent quelques ânes et quelques troupeaux.



Fig. 72

La voie continue à monter, et par une grande boucle qui passe sous la ligne de Tebessa, on s'élève jusqu'à Souk Harras à 700 mètres d'altitude, ville d'aspect florissant. Le train de Tebessa (il est unique dans la journée) est prêt à partir.

La ligne monte encore jusqu'à 780 mètres ; la vue est superbe à droite sur la vallée, et le beau massif de

montagnes. La descente s'opère par un merveilleux tracé : c'est une gigantesque boucle qui serpente au travers des forêts de chênes-lièges où circulent des ruisselets d'eau claire. A 5 ou 600 mètres plus bas, on aperçoit la ligne qu'on suivra bientôt, et où circule un train de marchandises.

Le jeune collégien de Bône qui est avec nous, me fait remarquer dans une roche à pic des cavités blanches en avant : ce sont des nids d'aigles, aux abords blanchis de fiente. Il me montre tout près de la voie un porc épic, animal assez commun dans ces forêts.

On ne tarde pas à atteindre Duvivier, où les voyageurs pour Guelma et Constantine changent de voiture. Nous en repartons dix minutes après pour parcourir jusqu'à Bône la vallée de la torrentueuse Seybouse. Mais la nuit tombe très rapidement, et est complète quand nous arrivons à Bône vers huit heures.

Nous descendons au premier hôtel, l'hôtel d'Orient, dont l'omnibus nous

fait parcourir vite la distance assez longue qui sépare la gare de la ville. Nous n'avons plus qu'à dîner et à dormir.

Mardi 7 avril — La nuit a été bonne : les craintes que j'avais éprouvées à la vue des moustiquaires (non garnis du reste) des chambres de l'hôtel ont été à peu près chimériques. Un seul moustique est venu troubler mon sommeil et a subi le châtiment dû à sa témérité.

Le soleil brille, caché de temps en temps par d'énormes nuages.

L'hôtel est situé sur le Cours National magnifique avenue moderne, qui sépare Bône en deux parties. Devant l'hôtel est une station de voitures : l'une d'elles consent à nous conduire à Saint Augustin d'Hippone moyennant 8 francs. On sort de la ville tirée au cordeau par la porte de Constantine, ouverte dans une de ces enceintes algériennes qui consistent dans un simple mur à meurtrières. L'avenue est bordée par endroits de marais à demi secs, qui doivent être le point de départ de fièvres paludéen-

-ines et de légions terribles de mousti-
-ques. Le chemin tourne à gauche et franchit sur un pont métallique la petite rivière Bou-Djema qui avec la Seybouse placée plus loin encadrait jadis la cité d'Hippone. A droite et à gauche de beaux jardins plantés d'orangers, de grenadiers, de chênes verts et de superbes oliviers.

On s'élève par des lacets, passant devant les vieilles citernes romaines odieuse-
-ment transformées en réservoirs d'eau pour la ville : à côté s'élève, entouré d'une grille circulaire, un autel de marbre surmonté d'une petite statue en bronze de Saint Augustin.



Fig. 73

La basilique en construction apparait au dessus, très blanche, au sommet de la colline verte. Un peu plus haut sur la route, nous rencontrons l'aumonier avec deux petites Sœurs des Pauvres, et arrivons bientôt sur la plateforme où

sont édifiés l'église et un asile de vieillards. Sur le côté à droite est installé très modeste l'habitation de l'aumônier. Celui-ci nous fait les honneurs de l'église, qui n'est



Fig. 74

couverte que par la charpente du toit, sans plafond ni voutes. Il y a de fort belles colonnes de granit rose, et le style en est plus élégant que celui de Carthage. Mais il y a encore beaucoup à faire : les oiseaux y ont élu domicile en grand nombre, et entrent ou sortent à grand bruit par les fenêtres béantes.

La crypte est achevée et livrée au culte, l'abbé y vient dire la messe, et en son honneur, on a fait une illumination générale de tous les autels, et tous les vieillards viennent y assister.

Du plan qui entoure la basilique, le coup d'œil est très beau : en face la mer et le port encadré par de puissantes jetées. Plus à gauche la ville, adossée

à la croupe boisée du fort des Santons, contrefort de la grande montagne de l'Edough qui verdoyante et rouge élève sa grande masse à l'ouest de Bône, et fournit à ses habitants un sanatorium merveilleux.
A droite la Seybouse serpente au travers de riches cultures.
Après avoir accepté le café offert par l'Aumônier, nous redescendons à pied vers la ville : quelques gros pans de murailles romaines existent encore au bas de la colline d'Hippone, au milieu des jardins maraichers.

Les quais du port sont fort beaux, et il y a une certaine animation. Par la rue Sieffren, nous pénétrons dans la vieille ville qui n'a pas grand intérêt. La place d'Armes, bien ombragée par des platanes, est cependant à signaler avec sa mosquée Djama-Bey dont la façade a été refaite, mais qui conserve encore son minaret rond à balcon. J'en prends un croquis. Pendant ce temps, l'abbé s'est approché d'un café Arabe, où quelques indigènes cossus, dont un

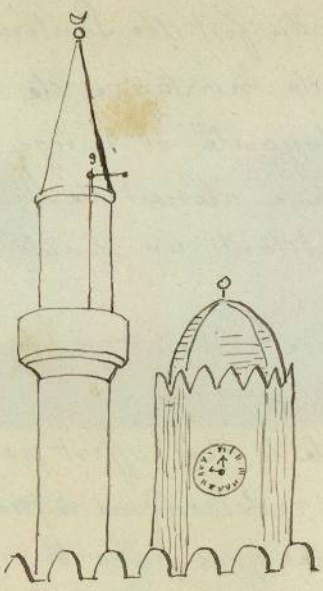


Fig. 75

lieutenant de ti-
-railleurs jouent
aux cartes espagno-
-les, et aussitôt on
lui a offert le café
qu'il est en train
de déguster quand
je reviens ayant
terminé mon petit
dessin. Et comme
il veut payer, pour
me rejoindre, le
lieutenant enjoint
au garçon de ne point accepter d'ar-
-gent. Remerciements et poignées de
mains.

Nous arpentons le Cours national, ave-
-nue magnifique
où entre de
hautes et belles
maisons dignes
d'une capitale
se développe
une belle promena-
-de, allées d'arbres avec Kiosque en
fer pour la musique, massifs de su-



Fig. 76

-portes palmiers, où sont deux belles



Fig. 77

statues de marbre blanc, Diane, et la Fortune (super- -les magnolias, dracenas, grands cactus à fleurs).

La statue de Thiers en bronze se trouve à l'extrémité qui regarde le port (elle est de Mercié).

A l'autre extrémité de l'Avenue, se trouve l'église, sans caractère, où nous essayons vainement de pénétrer; et au delà les rochers du Santon, où la mine travaille ferme, pour couper toute la portion qui fait face à l'ave- -nue, et permettre aux courants d'air de s'y établir.

Puis je parcours les abords du port le long duquel sont amoncelés des tas énormes de phosphate naturel, venu- -ant de Tebessa, et plus loin du minerai de fer de Mokta el Hadid, qu'apporte le petit chemin de fer spécial d'Aïn Mokhra.



Fig. 78

Je prends de ce point une vue panoramique du port et de la ville, au delà de laquelle on aperçoit la petite colline de la Kasbah et des Santons. Il y a en ce moment au port quatre grands vapeurs, deux anglais (Codira et Caradoc) et deux français, Orient de Marseille, et Neptune de Rouen, et deux petits steamers, dont Notre Dame d'Afrique, qui fait le service des côtes. Un deux mats, Aimée, de Bordeaux complète la population du port.

Le marché arabe, récemment construit dans le style mauresque, présente de



Fig. 79

l'animation; mais la couleur locale y est bien faible si on le compare à celui de Tunis ou de Biskrah.

Le peu de temps qui reste avant le départ est

occupé par la correspondance, et par les soins photographiques, faciles à donner, l'hôtel ayant une chambre noire (le patron est un amateur, qui a dans son stéréoscope au salon des vues splendides de sa façon).

Nous partons à trois heures et demie, il a fallu parlementer longuement avec le chef de gare pour obtenir la réduction de tarif, promise sur tout le réseau d'Algérie. Seuls dans le compartiment jusqu'à Duvivier, nous avons tout le loisir d'examiner le paysage qui n'a pas un très grand intérêt: ce sont de part et d'autres de fort belles cultures, spécialement des vignobles, quelques-uns immenses autour de magnifiques centres d'exploitation, où se dressent des châteaux somptueux.

Les gourbis arabes, rares tout d'abord, deviennent un peu plus nombreux sur les rives de la Seybouse quand on s'approche de Duvivier.

Nous n'avons pas à changer de train, et après un arrêt de 20 minutes, nous repartons vers Guelma. La voie remonte

encore la Seybouse à travers une vallée assez droite qui paraît fort pittoresque, autant que permettent de le penser les fraîches lueurs du crépuscule. La nuit est complète à Guelma, où nous allons dîner médiocrement dans un buffet situé hors de la gare. Notre compartiment est envahi par toute une famille, papa, maman, et trois gosses, qui descendent au Khroub. Nous n'étions plus que trois à l'arrivée à Constantine, où descendent un très grand nombre de voyageurs.
Huit minuit passé quand nous sommes installés dans nos chambres au quatrième étage de l'hôtel de Paris.
Mercredi 8 avril — Du balcon qui court devant nos fenêtres, on découvre une magnifique vue sur la place de Nemours, grouillant d'indigènes qui circulent autour du marché, et sur le mamelon rocheux du Koudiat-Aty qui s'élève immédiatement après. L'abbé est sorti pour aller dire sa messe : je sors seul vers huit heures
La place de Nemours est le centre du mou-

-vement. Je passe devant le marché couvert et le théâtre, et laissant à gauche les deux squares, je m'avance jusqu'au quai qui domine la vallée. Un précipice énorme est là, et à droite au dessous des escarpements qui soutiennent la Kasbah, on aperçoit loin, et très bas le cours du Rummel. Je remonte vers la poste, et n'y ayant rien trouvé, je continue ma tournée. Voici la Préfecture, monument moderne assez soigné, mais dont la façade est absolument cachée par les rues très étroites. Au bas de la place du Palais, où se trouve la belle maison arabe qui abrite la division militaire, se trouve la cathédrale, assez laide d'ailleurs, et dont le seul intérêt est d'être une ancienne mosquée transformée et agrandie par l'addition d'une abside. La chaire, ancien mihrab, en bois ouvragé, le baptistère et la paroi voisine entièrement tapissée de faïences mauresques anciennes, sont cependant très dignes d'intérêt: mais la lumière y est terriblement mau-

-vaise.

Je redescends par la rue de France pour retrouver le Rummel au boulevard Thiers, qui domine le gouffre le plus extraordinaire qu'on puisse imaginer. Au fond d'une entaille rocheuse à pic la rivière roule ses eaux noires, passant sous trois tunnels naturels. Des myriades d'oiseaux, corbeaux, ramiers, vautours blanchâtres voltigent en tous sens. Du pont en fer très hardi (128 m de long pour l'arche unique, 190 m de hauteur au dessus de l'eau) la vue est stupéfiante, soit en amont où la ville Arabe s'accroche à droite sur le sommet du roc, soit en aval, où le gouffre est encore dessiné plus profond entre les hauteurs de la Kasbah à gauche, et les cimes rocheuses qui supportent à droite l'hospital Civil. A travers l'étroite ouverture, la plaine fermée par des montagnes



Fig. 80

éloignées se montre illuminée par le soleil comme un lointain décor de féerie.
Mais il faut s'arracher à ce spectacle, pour rentrer à l'Hôtel, et partir de suite vers Bir Khadem. La rue Nationale y conduit de suite par une longue montée. L'omnibus de l'hotel tardant trop à venir, nous allons à la gare en voiture avec le docteur Courtelot et sa femme (Saint Fort sur Gironde et Royan en été).
La gare placée très près et à peu de chose près sur le même niveau que le pont de Mansourah, est vaste: le hall couvre une voie et demie.
On laisse à droite les ateliers de réparations de la Compagnie de l'Est Algérien, et on poursuit le trajet au travers d'immenses pâturages très ondulés sans arbres. Le grand séminaire fait très bon effet sur une hauteur à droite; un peu plus bas une ferme des Pères Blancs.
Le seul attrait de la route très monotone est la vue des cigognes assez nombreu-

-ses dans cette région ; elles marchent gravement dans les prairies, ou volent majestueusement, cuirasses surtout quand elles veulent se poser allongeant alors leurs longs pieds en avant vers le sol.



Fig. 81

A Ain-Mlila, station que l'on rencontre à quelque distance de la bifurcation d'Elgueriah, il y a sur les toits du village un grand nombre de nids de cigognes.



Fig. 82

Nous avons déjeuné fort convenablement au buffet d'Elgueriah. Un arabe aveugle demande l'aumône dans la cour de la station : nous en rencontrerons beaucoup désormais.

Les douars Arabes, réduits à de simples campements sous des tentes brunes se succèdent assez nombreux.

Nous dépassons à droite des monta-



Fig. 83

-gnes abruptes d'une belle couleur rouille, et bientôt on atteint les lacs salés, à gauche le Mzoura, à droite, plus important le Tinsilt, sur lesquels sont posées d'immenses bandes de flamants, qui paraissent blancs au repos, mais dont la teinte rose apparaît fort bien quand ils s'élèvent au dessus de l'eau. Les bords du lac desséchés par le soleil, sont couverts de cristallisations brillantes de sel, exploitées du reste par les Arabes.

A droite et à gauche se dessinent, blanches de neige, les cimes élevées des montagnes de Batna et de l'Aurès. Les cultures se succèdent rares et pauvres le long d'un oued à demi desséché qui serpente dans la plaine. Voici Batna, où le train s'arrête dix minutes. Un gigantesque arabe ayant certainement plus de deux mètres, mon-

dans une voiture de 3e classe.

Nous avons dans notre compartiment un lieutenant du bataillon d'Afrique, en garnison à Biskrah; il cause volontiers, et nous donne sur le pays et ses habitants de nombreux renseignements pleins d'intérêt. C'est un homme d'allure très énergique, et qui paraît fort mécontent de l'esprit qui règne en haut lieu.

Sur notre droite, s'élève la belle montagne du Djebel Tuggurt qui atteint 2100 mètres, et prend à sa pointe quelques champs de neige. Il est en grande partie couvert de cèdres.



Fig. 84

Nous roulons d'ailleurs très haut, et malgré le soleil, le vent souffle froid: Batna est à 1100 mètres d'altitude, et les froids de l'hiver y sont très rigoureux: le thermomètre descend parfois jusqu'à

17° au dessous de zero. Aussi la végétation est moins avancée que dans notre Languedoc : c'est à peine si les peupliers commencent à revêtir leurs bourgeons.

Une partie de nos compagnons quitte le train à Batna pour aller visiter Lambessa et Timgad : j'aurais, pour ma part, tenu beaucoup à parcourir ces magnifiques ruines romaines. Mais le temps me fait défaut.

Le trajet reprend au travers d'une plaine monotone, toujours encadrée par des montagnes assez élevées. Une dame avec un petit enfant montés à Batna descendent à Ain-Touta, (on l'appelle aujourd'hui Mac Mahon) dont le séjour est, paraît-il, très malsain à cause des miasmes paludiques.

La route est poursuivie au travers de steppes argileuses, au travers desquelles les oued se taillent capricieusement des lits tortueux, aux berges coupées à pic. Le paysage devient plus accidenté aux Tamarins, station à partir de laquelle la voie desc-

-end par un immense lacet à tra-
-vers un véritable chaos argileux,
où les strates d'argile, séparés par
des couches de cailloux ou de gypse,
ont une teinte jaunâtre uniforme.
Pas un arbre, seulement quelques
touffes grisâtres d'alfas ou de
genêts.
De part et d'autre les montagnes devi-
-ennent plus âpres : à droite, le Met-
-lili très escarpé; à gauche se dressent
des escarpements ayant l'air de for-
-teresses, où l'on a tué des moufflons
l'hiver dernier. On y trouve aussi
quelques panthères comme dans l'
Aurès.
A El-Kantara, la vallée paraît
fermée par une barrière de rochers.
Mais le train reprend sa marche, et
après un tunnel, subitement comme
un coup de théâtre, une gigantesque
fente apparaît, où l'Oued Biskra
torrentueux se fraie un passage.
et à travers laquelle, dans une écla-
-tante lumière une immense plaine
déserte resplendit derrière quelques

têtes vertes de dattiers.
A droite sur le torrent, un vieux pont romain, trop restauré, sert à la route pour franchir la rivière, et aussitôt après se montrent innombr-ables et serrés comme les épis d'un champ de blé, les dattiers de l'oasis d'El Kantara.
Le changement de climat est subit comme la succession d'images : en avant du défilé, c'est la montagne à la végétation rabougrie, aux gorges parfois crénelles, en aval c'est l'oasis dans toute sa splendeur et son climat africain.
On continue à longer l'oasis bordée d'un mur en terre flanqué de quel-ques tours, qui servaient autrefois à défendre l'oasis contre les marau-deurs du désert. Plusieurs villages indigènes aux maisons basses en pisé aux blanchi, de forme à peu près cubique. Il y a là environ 40000 palmiers abritant 2 à 3000 indigènes.
La steppe recommence absolu-ment stérile. Voici à droite une petite

oasis, où un café maure à façade blanchie attire l'œil par ses volets verts fraîchement repeints.

Le désert reprend, portant seulement de maigres touffes d'herbes et çà-et-là quelques champs d'orge, semés par les indigènes dans les parties les plus fertiles.

A gauche, s'allonge à peu de distance la petite oasis d'El-Outaïa.

En face, et se prolongeant à droite, une ligne de hauteurs, violacées sous le soleil couchant, ferme la plaine.

Un peu à droite de la voie, on y devine dans une légère dépression le lit de Sfa, traversé par la piste qui sert encore de route nationale pour aller depuis El Kantara jusqu'à Biskrah.

Encore quelques tranchées profondes et à la nuit tombante, nous débarquons à Biskrah, où plusieurs omnibus d'hôtels se disputent bruyamment les nombreux voyageurs.

L'hôtel du Sahara où nous avions formé le projet de descendre, est absol-

-ument bondé : nous nous rabattons sur l'hotel Victoria, placé tout près de la gare, et dont la clientèle est évidemment, surtout britannique. C'est une grande bâtisse carrée à un seul étage sur rez-de-chaussée, entourant une grande cour intérieure. On entre par un vaste hall, vitré du côté de la cour, et sur lequel donnent à gauche les salons, et au fond l'escalier. Un balcon court au premier sur les quatre côtés de la cour, et c'est là que s'ouvrent les chambres, d'un confortable anglais, lit de fer, armoire à glace, toilette, table, sans cheminée (Gogi à chasse de fabrique anglaise). Dans la chambre, à notre arrivée on allume deux bougies.

Le dîner à table d'hôte est solennel et silencieux, servi par des garçons en habit noir bien stylés : le personnel des convives est un mélange bizarre, comprenant surtout des malades en traitement, assez peu nombreux d'ailleurs (une dizaine, pour les 80 chambres de l'hôtel).

Après le dîner, nous sortons un peu à travers les rues assez noires, et allons en quête de renseignements pour la messe que l'abbé veut dire le lendemain matin. A l'hôtel du Sahara, où demeure un abbé botaniste, un Arabe nous montre une gerboise vivante, les pattes liées : on en trouve paraît-il, en assez grand nombre dans la contrée. Au presbytère, l'abbé Sendezeus parlemente à travers les persiennes avec le curé déjà couché. Il finit par trouver à l'hôtel de l'Oasis, le père Blanc que nous avions rencontré dans le train de Tunis à Bône.

Jeudi 9 Avril — La nuit a été assez médiocre, mais au matin le soleil brille splendidement et nous promet une belle journée. Je dépouille avec volupté mes vêtements d'hiver, encore conservés jusqu'à ce moment, et j'endosse la tenue estivale, veste d'alpaga gris, bien complétée par mon casque blanc, qui grelottait un peu depuis le départ de Tunis.

De ma fenêtre, la vue n'est gênée par

aucune construction. Au delà d'un vaste terrain vague que traversent des canaux d'irrigation emprunté au Oued, s'élève la gare du chemin de fer, entourée sur tout son pourtour d'une petite marquise. Par derrière une hauteur jaunâtre, et à gauche par delà un petit oasis attenant à quelques maisons arabes en terre, se dessine le contour découpé d'une montagne de rochers. Çà et là des tentes brunes autour desquelles grouillent quelques enfants et quelques femmes.

Au sortir de l'hôtel, j'aperçois à gauche un groupe de chameaux qui stationne avant d'entrer dans la ville : une chamelle a auprès d'elle un petit.



Fig. 85

Au delà sur un petit mamelon de Rochers, on distingue l'un des trois ou quatre Blockhaus qui entourent Biskrah et peuvent éventuellement concourir à la défense contre les Nomades.

Je dois aller retrouver l'abbé qui est allé dire sa messe à l'hopital des Soeurs blanches, sur la route de l'Oasis. Je longe le jardin public, où l'ombre est très épaisse : c'est là que s'élevent à droite des constructions à arcades blanchies à la chaux, comprenant successivement le Cercle des Officiers, le mess, puis l'hôtel du Saharah. Je prends à droite la route du Vieux Biskrah ; où s'élève immense et somptueux l'hotel Royal ; qui peut loger 160 voyageurs, et se distingue par un minaret carré de 18 mètres de haut, placé au centre de sa façade. Le Casino vient après, élégamment construit en style mauresque.
Un peu plus loin à gauche, s'étendent des constructions indigènes, désignées sous le nom de village nègre, et autour desquelles fourmillent pas mal de gamins et de femmes.
Un indigène, nommé Ali, m'accoste et me suit en bavardant : voyant que je porte un appareil photographique, il me propose de graver un chameau qui

passe sur le chemin.
L'hopital Arabe s'élève à gauche de la route dans un enclos assez vaste: au dessus de la porte principale, une inscription arabe qui signifie Maison de Dieu. C'est une vaste construction toute blanche, qui avait été édifiée pour servir de caserne aux Frères Armés du Sahara, et a été transformé en hospice depuis que ce corps a cessé d'exister.

Dans la petite cour d'entrée à gauche de l'édifice, plusieurs femmes âgées, le visage découvert, attendent la distribution de remèdes. Un arabe qui sert de portier, va avertir les religieuses de ma visite, et de suite l'une d'elles, entièrement vêtue de blanc, vient me chercher et me conduit à la Supérieure. Celle-ci est une femme assez belle, encore jeune, de physionomie distinguée: elle me introduit dans un petit salon où l'abbé et le père Blanc sont attablés autour d'un petit déjeuner très confortable, oeufs à la coque, café au lait, beurre, dattes, palmers, vin, et elle m'enga-

-ge poliment à imiter ces messieurs.
Je me contente de quelques dattes
et d'une tasse de café.
Nous visitons rapidement l'hospice,
d'abord la lingerie, puis la salle des
hommes, où des lits de fer très propres
forment trois lignes: trois arabes
seulement sont alités, dont l'un phti-
-sique est très gravement atteint:
une religieuse est à son chevet et l'
aide à boire dans une tasse en fer.
Tous les autres malades vêtus de Haïks
rayés blanc, rouge, et bleu, se tiennent
assis ou accroupis au soleil contre
le mur du jardin: il y a pas mal d'
enfants, tous atteints par la terrible
phtisie.
Les femmes qui occupent la salle de
droite, par rapport à l'entrée principale,
sont moins nombreuses, à cause du
préjugé musulman. Aucune n'est
couchée.
Les braves religieuses, quoique installées
depuis peu, sont déjà très vénérées:
les malades baisent leurs mains, et
quand ils quittent l'hopital, ils leur

promettent toutes sortes de dons. C'est sur l'initiative du gouverneur général Cambon, que l'hospice a été fondé.

Toujours escortés par Ali, à qui l'abbé fait porter sa douillette, nous nous dirigeons vers les Jardins du Comte Landon. Nous croisons sur la route une assez longue caravanes de chameaux, chargés de planches, et de matériaux pour les oasis du Sud.



Fig. 86

Le parc créé par M. Landon occupe une dizaine d'hectares, et comprend autour de bâtiments élégants, de magnifiques plantations de dattiers et d'arbres exotiques variés, énormes bananiers aux feuilles en éventail, cocotiers très élancés, ficus très remarquables, dont quelques uns à tronc cannelé fort curieux, orangers chargés de fleurs suaves, cassies aux

feuilles allongées et aux houppettes d'or. Les Bougainvilia aux fleurs pourpres grimpant sur les murailles blanches, les Ibiscus à grandes fleurs, les bégonias arborescents à fleurs rouges, les philodendrons, etc complètent ce merveilleux ensemble. L'Abbé m'y

F.87



photographie avec Ali dans une des allées. Le jardinier qui nous conduit est un Arabe à tête fine, qui paraît très experimenté: il connait fort bien les noms latins de toutes ses plantes. Nous quittons ce séjour, qui doit être exquis pendant l'hiver, et nous dirigeons vers le vieux Biskrah, c'est-à-dire l'un des villages disséminés au milieu des dattiers.

Après avoir suivi pendant quelque temps la route de Luggurt, où cheminent quelques voitures de touristes, et de nombreux indigènes, à pied ou sur des ânes, nous prenons à droite un petit sentier, qui traverse un cimetière arabe très pauvre, où de simples tas de terre, sans aucun arbuste, marquent les places des sépultures, rarement indiquées par quelques briques.

Franchissant un petit ruisseau, nous pénétrons au milieu des cultures de palmiers. Voici un moulin indigène, installé dans une pauvre bâtisse en briques crues; une dérivation de l'Oued Bitkrah fait mouvoir les appareils primitifs qui agissent sur la meules.



Fig. 88

Nous pénétrons à l'intérieur, où quatre ou cinq arabes sont accroupis, regardant moudre du blé. Je fais un croquis très rapide

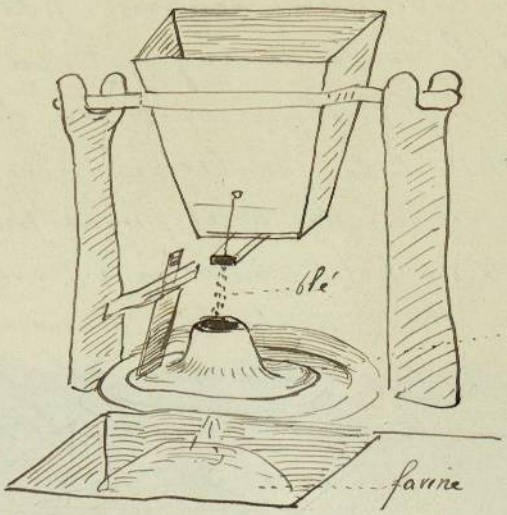


Fig. 89

de l'appareil de mouture. Quant au moteur, il est non moins curieux, simple roue à palettes à axe vertical, actionnant directement les meules. Deux moteurs placés l'un à côté de l'autre

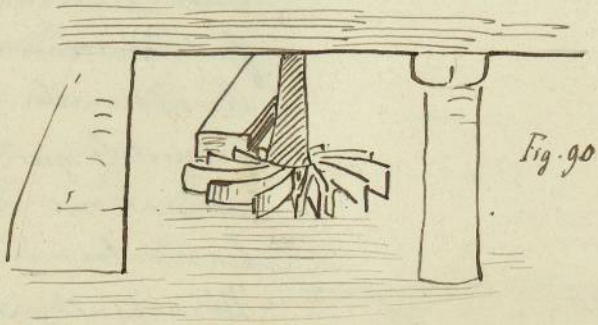


Fig. 90

se meuvent indépendamment : un seul fonctionne en ce moment.

Après avoir donné au meunier le pous-

-boire nécessaire, nous nous dirigeons vers le village, qui se nomme, je crois, Bab-el Khrokhza. Un indigène bourgeois bien mis qui passe par là me prend pour un gros personnage officiel à cause de la rosette violette de mon pardessus, et me fait demander par Ali d'intercéder pour lui à propos de je ne sais quoi : il s'agit des conduites d'eau qu'on est en train de poser partout dans des tranchées et dont il a lieu de se plaindre.

Nous voici dans une rue du village : les maisons cubiques bâties en terre mêlée non blanchie à la chaux, semblent bien misérables. Un petit minaret s'élève à gauche, et Ali nous engage à y monter pour voir le panorama. Nous entrons dans un misérable réduit qui sert de mosquée et d'école, et un indigène qui doit être le maître d'école arabe, nous ouvre la porte du minaret ; on l'on monte par un mauvais escalier, puis par une échelle de bois, qui conduit sur la terrasse carrelée de briques. Beaucoup de noms des visiteurs sont inscrits aux murailles.

De la haut, on jouit d'une vue superbe: les palmiers qui pressés les uns contre les autres, ondoient comme les flots de la mer, laissant voir dans le lointain une crête de montagnes. Tout à nos pieds les misérables maisons du village, et sur les terrasses, des chats se promènent, et des chèvres sont prisonnières. Dans la rue de petits Arabes nous apercevant sur le minaret, imitent par plaisanterie le chant du muezzin.



Fig. 91



Fig. 92

Ces enfants ont des physionomies intelligentes; et nous rencontrons une fillette réellement jolie. Nous poursuivons vers le nouveau Bis-Krah par un chemin constamment bordé de murs en terre, qui protègent les plantations de dattiers: sous leurs

ombrages, les palmiers abritent quelques orangers, des oliviers, des grenadiers, surtout des figuiers, ainsi que des cultures maraichères, particulièrement des fèves superbes.

Nous passons devant la nouvelle maison du caïd, qui est vaste, et paraît-il, fort luxueuse, et prenons congé d'Ali, qui cherche inutilement à nous offrir ses services pour l'après-midi. Les rues inondées de soleil, sont maintenant remplies d'arabes, d'ânes, de chameaux, se dirigeant vers le marché, ou rentrant à l'oasis.

La place du Marché est certainement la plus grande attraction de Biskrah, par son mouvement et sa variété d'indigènes. Le milieu de la place est occupé par une halle carrée à arcades bâtie autour d'une cour intérieure. Le pourtour de la place est formé par des maisons à arcades, qui abritent des boutiques de marchands, et pauvres indigènes, des cafés maures, et quelques magasins européens. Les marchands arabes occupent surtout les

galeries du marché couvert, dont l'une est entièrement occupée par des boutiques de bibelots, poignards garnis de cuir, porte monnaies, miroirs de cuir brodé, flacons à parfums, et outils pour le Kohl, bourses, cornes de gazelle, lézards empaillés à queue écailleuse. Les vendeurs sont des mzabites, qui sont assez modérés dans leurs prix.

Nous quittons à regret le marché pour aller déjeuner à l'hotel, nous promettant bien d'y revenir faire une longue visite.

Après avoir pris le café sous les arbres du Jardin public, nous nous remettons en route, errant dans les rues. Nous entrons flâner au bazar Fromentin, sans rien acheter.

Voici la rue des Ouled Naïl, où les jeunes danseuses, venues du désert pour trafiquer de leurs charmes, et amasser une dot, se montrent sur le pas des



Fig. 93

portes ou à leurs balcons de bois, parées de couleurs éclatantes, et chargées de bracelets et de colliers d'or et d'argent. Quelques-unes sont fort belles : elles nous envoient force baisers du bout du doigt, nous engageant à venir prendre le café : l'une réclame que je la photographie, ce que je ne puis faire, à cause de l'ombre défavorable.

Nous voici de retour au marché, où chaque pas amène devant un tableau intéressant, qui mériterait d'être conservé, bouchers débitant leur viande, vendeurs de pains, de légumes, et de fruits, avec leurs énormes tas de dattes, beaucoup moins belles en général que celles qu'on nous servait à Tunis, et ayant pour la plupart la peau sèche et un peu rude : ici sont les marchands de grains, qui offrent surtout de l'orge et du blé, et aussi quelque peu d'avoine. Là les marchands d'huile, apportée dans



Fig. 94

des outres : plus loin, on vend du sel apporté d'une montagne voisine. Une vieille femme qui vend du cous-cous, file sans quenouille avec un simple fuseau : elle a un peu la tête de Madame Sabine.



Fig. 95

Là devant un café maure, des arabes font cercle autour de joueurs de Dominos : plus loin on rase en plein air devant une porte. En voici qui sont en train de charger leur chameau, avant de quitter le marché.



Fig. 96

Je reviens encore aux marchands de bibelots, qui la plupart travaillent activement à bourrer de son et à recoudre les peaux de lézard du Sahara qu'ils mettent en vente. Ils ont, me disent-ils, rendu la peau imputrescible par le sel. L'un d'eux veut me vendre vivant

quelques uns de ces animaux. J'aime mieux en acquérir deux empailler, l'un noir, qui serait le mâle, l'autre gris. J'achète également pour un prix très modique une belle paire de cornes de gazelles, et deux couteaux à gaine de cuir rouge, et une flûte de roseau.
L'un des marchands a quelques bijoux de femmes arabes à pendeloques d'argent garnies de corail, et je me décide à lui en acheter un, d'authenticité absolue.
Il me montre dans une fiole de verre un gros scorpion jaune vivant, dont la piqûre est réputée très venimeuse.
Les fondouks voisins du marché sont non moins curieux : dans l'un d'eux, une vingtaine d'ânes sont attachés au pied par une même corde, et non loin d'eux, dans la même cour, un barbier rase la barbe et les cheveux à un arabe, sous le soleil intense, grâce à l'ombre complaisante d'un camarade.
Nous rentrons à l'hôtel nous débarrasser de nos emplettes, et en passant jetons un coup d'œil sur l'architecture originale et un peu prétentieuse de l'

Hôtel de Ville, récemment construit en style néo-mauresque. Mais je ressors de suite seul, l'abbé n'osant pas affronter les rayons de ce beau soleil qui me réjouit.

Il est déjà quatre heures, et je me dirigeais vers la gare, quand les sons d'une musique militaire me rappellent vers le Jardin Public : ce sont 14 soldats de la 1e compagnie de discipline, qui ceinturés de bleu, au képi recouvert de toile blanche, sans armes, jouent sous la surveillance d'un sous-officier muni de son revolver.

Je m'assieds quelques instants sur un banc, examinant la foule peu nombreuse. Quelques dames élégantes se promènent avec leurs fillettes : voilà une petite fille française portée par un petit Arabe coiffé du fez. Un autre en conduit deux par la main.

Pendant que les trombonnes font rage, un arabe tourné vers l'orient fait les oraisons prescrites par le prophète. Il s'agenouille, et se courbe trois fois vers le sol, jusqu'à le toucher de son front; puis

il se relève et prie debout, en inclinant une fois la tête, pour retomber de nouveau à genoux à trois reprises. Pas mal de mendiants aveugles.

En quittant le Jardin, je rencontre deux pelotons de disciplinaires, au Képi gris à turban noir. J'arrive au lit très large de l'Oued Bou Kra, dans lequel parmi les cailloux serpentent seulement quelques minces filets d'eau. Au dernier plan, l'Aurès dresse ses crêtes merveilleusement déchiquetées, dont le soleil dore les cimes rousses, au dessus des ombres bleuâtres.

Contournant le fort Saint Germain, je longe le canal d'amenée des eaux de l'oued: un moulin à grande roue métallique, les utilise comme force motrice, c'est le moulin du Caïd, géré par des Français. Un jeune taureau qui broutait non loin de là, se précipite vers moi, mais se sauve bien vite à la vue de ma canne.
A droite, dans les terrains qui s'étendent jusqu'au chemin de fer, des soldats du Bataillon d'Afrique font l'exercice.

Je passe devant l'hôtel Terminus et l'hôtel Victoria, et par un sentier très facile tracé sur le rocher calcaire, je monte au pied du Blockhaus élevé au Sud Ouest de Biskra (fig.). On découvre de ce point une vue très étendue sur la ville, la montagne, l'oasis, et plus loin sur l'immensité du Sahara, où parsemées apparaissent les oasis comme des taches brunes. Les dunes de sable qu'on rencontre assez loin au sud de Biskra dessinent de minces lignes brillantes, une ligne bleuâtre qui ferme l'horizon rappelle à s'y méprendre l'horizon de la mer.

Ça et là sur la plaine jaune à côté du vert sombre des palmiers, se montrent des carrés vert pâle : ce sont quelques cultures de céréales, dont quelques unes seront bientôt moissonnées.

Faisant le tour de la ville au sud, le long des rails du petit tramway de Hammam Salakhin, je rejoins la route de Tuggurt entre le Royal Hôtel et le Casino, au moment où un beau cortège de cavaliers arabes va passer.

c'est le frere du Caïd, monté sur une splendide bête, qui revient de voyage escorté par huit spahis armés de sabres d'ordonnance, fusils en bandoulière. L'un d'eux porte à la main une magnifique coupe d'argent.
Je trouve dans la rue Berthe, l'abbé qui se fait raser, et nous rentrons ensemble à l'hotel, où de mon balcon je contemple le coucher de soleil superbe derrière les montagnes violettes. Le train qui arrive nous amène entre autres convives, M. Poiton et le docteur Prevost, que m'avaient quitté, à Tunis la veille de mon départ, pour faire l'excursion de Kairouan.
Je restors seul après le dîner: la nuit est fraiche, mais splendidement constellée d'étoiles: la polaire est ici bien plus bas qu'en France, et l'aspect du ciel en est complètement changé.
J'erre quelque peu à travers les rues: dans le quartier des Ouled Naïl, des lanternes sont allumées à toutes les fenêtres, et la musique barbare qui commence dans les cafés maures, y

attire la foule des indigènes.

Vendredi 10 avril. — La nuit a été mauvaise : le vent du Nord s'est levé subitement soufflant en tempête et faisant trembler les murs de l'hôtel. Le ciel est couvert au matin, quand nous quittons l'hôtel pour le train de Constantine.

Nous saluons en passant la belle oasis d'El Kantara, à qui pourtant le soleil fait défaut.



Fig. 97

Pendant l'arrêt dans la gare, malgré les nuages gris qui nous cachent la lumière, j'essaie de prendre la physionomie de la coupure des rochers.

La pluie nous accueille à Batna, modérée tout d'abord, puis de plus en plus forte, et torrentueuse au moment où nous arrivons à Constantine vers 4 heures de l'après-midi. Nous avions comme compagnons de route le directeur de l'École de Médecine de Dijon et sa fem-

-me, déjà rencontrés à Tunis, et l'abbé a avec eux des conversations de haute morale théologique.

Nous revenons à notre hôtel, et malgré que la pluie ne cesse pas, je ressors pour trouver à la poste une lettre précieuse qui m'apporte des nouvelles, et pour refaire avec l'abbé le tour de ville que j'avais fait seul l'avant-veille. Devant la Kasbah, sur la façade de laquelle sont encastrées des pierres gravées romaines, la boue est atroce.

Nous rencontrons une petite juive de 14 à 15 ans d'une beauté idéale. Les juifs sont nombreux ici, et ils habitent surtout au voisinage du lycée au dessous de la Kasbah, comme lindiquent beaucoup de fenêtres peintes en bleu sur le pourtour. La question sémitique est brûlante : dans la rue Nationale, en face la terrasse qui plonge sur le gouffre du Rummel, s'étale à une fenêtre l'annonce du journal antijuif illustré, le Châtiment, et un enfant penché au balcon

injurie violemment des juifs qui passent sur le trottoir, et qui lui répondent.

Nous dînons dans une immense salle à manger, pleine de monde, assez médiocrement à cause du maigre, puis je fais seul une promenade à travers les rues peu animées de la ville : je m'engage au bas de la place Nemours dans les rues infectes et peu pittoresques du quartier arabe, où un café maure attire par sa musique une foule énorme.

Samedi 11 Avril — Le temps est toujours très maussade, bien que la pluie ait cessé. Le sol des rues est fort boueux. Laissant à droite le square où s'élève la statue de bronze du maréchal Valée, nous descendons rapidement par la route de Sétif, pour gagner autant que possible les bords du Rummel en amont de la ville. Nous arrivons devant la caserne du train des équipages, installée partie dans des bâtiments neufs, partie dans un ancien quartier de cavalerie turque, qu'on appelle le Bardo.

Des sous-officiers nous indiquent le chemin du pont du Diable, où nous descendons par un chemin horriblement fangeux, qui passe devant l'abattoir, et qui est encombré de moutons et de bœufs.

La pointe de Sidi Rached surmontée de maisons qui surplombent l'abîme de rochers, se dresse devant nous. Malheureusement la pluie recommence et ne cessera plus. C'est donc sous le parapluie que nous franchissons le pont du Diable, simple arche étroite jetée sur la rivière au pied de l'effroyable coupure de rochers. Nous laissons à gauche une sorte de masure qui abrite une source thermale, et nous remontons par des lacets encore encombrés de troupeaux. Derrière une grille en fer, envahie par ~~un troupeau~~ les chèvres, une inscription gravée sur le rocher, rappelle le martyre de plusieurs chrétiens de la romaine Cirta.

On arrive à la route du Khroub, au delà de laquelle des escarpements boisés de pins s'élèvent rapidement vers la

caserne du Mansourah.
Du bord du chemin, où de loin en loin quelques postes d'observation ont été ménagés, la vue est merveilleuse sur la ville fantastiquement juchée sur l'immense falaise de rochers, et sur le gouffre profond où le Rummel bouillonne sourdement. Un grand nombre de cigognes ont installé leurs nids sur les toits des maisons arabes, et on découvre beaucoup de ces majestueux volatiles, posés gravement sur une toiture, ou volant rapidement à une grande hauteur au dessus de l'abîme: j'en compte 24 qui, immobiles, se projettent sur le fond lumineux du ciel. D'innombrables vautours habitent les flancs du précipice, et sur les assises du roc où ils sont assez bien protégés contre la pluie devenue très forte, j'en distingue plus de cinquante rangés en séries blanches. Beaucoup de tanneries indigènes sont en pleine activité tout au bord de la grande falaise, où ils déversent les liquides brunâtres de leur industrie.

Le ravin du Rummel est d'ailleurs le dépotoir naturel de la ville, et les vautours sont les égoutiers nés de ce grand collecteur, pour le grand profit de la salubrité publique.

Nous laissons à droite la gare, et dépassons le pont de El Kantara, pour suivre le beau chemin de la Corniche, d'où la vue sur la ville et sur le gouffre continue à être superbe.

Le régiment des zouaves, musique en tête, sous la pluie battante, passe bruyamment sur la grande arche du pont.

La route taillée dans le roc, passe par plusieurs tunnels. On voit très bien les trois tunnels naturels sous lesquels passent les eaux du Rummel, et sur l'un d'eux, on a cultivé quelques champs.

Les escarpements de la Kasbah s'élèvent de plus en plus de l'autre côté du ravin, formant au dessus de l'eau une muraille verticale de plus de 300 mètres! C'est là que les derniers défenseurs de Constantine, cherchèrent à fuir à l'aide

de cordes, qui se brisèrent sous leur poids, et furent ensevelis dans le gouffre.

Un peu plus bas, la vallée s'élargit subitement, laissent voir les escarpements qui supportent la ville au nord ouest, jusqu'au Koudiat-Aty et au faubourg de St Jean. Le Rummel grossi par les pluies, se précipite tumultueusement en cascades par plusieurs étages de Rochers. De grands moulins sont édifiés en aval de la chute.

Le panorama de la large vallée où le Rummel serpente en aval de Constantine, serait superbe, si le soleil daignait l'illuminer, et combien plus belles aussi eussent été les gorges si elles nous avaient été montrées par une belle lumière : j'en avais eu deux jours avant la rapide visite.

Les mosquées de Constantine paraissent peu intéressantes ; mais cependant je regrette de n'avoir pas visité l'intérieur de Djama-Sidi-el-Kettani, dont le minaret rond, analogue à celui de Bône, est badigeonné en rose.

Mais les heures nous sont comptées, et nous avons tout juste le temps de rentrer à l'hôtel pour y déjeuner et régler nos dépenses. Les chambres y sont assez confortables, mais ont l'inconvénient d'être perchées bien haut, l'hôtel ne commençant en réalité qu'au second étage, où sont les salons et le bureau, et les logements se trouvant tous au troisième ou au quatrième.

Nous partons à onze heures, seuls dans notre compartiment de 1° classe. Deux congressistes qui cheminent avec nous depuis quelque temps, M^r Lourdelet, membre de la chambre de commerce de Paris, officier de la Légion d'honneur, et sa femme, sont en premières, ainsi que M^r Jalaguier jeune homme fort aimable, qui est le gendre du professeur Monod.

La pluie tombe toujours tristement, et la route se poursuit monotone à travers d'immenses plaines sans un seul arbre.

La nuit est à peu près complète quand nous débarquons à Sétif vers 6 heures

du soir. L'hôtel d'Orient sur lequel nous avons arrêté notre choix d'après le guide Joanne, n'a à la gare qu'une sorte de break primitif incapable de nous contenir tous. L'abbé y grimpe, avec deux ou trois dames, et je vais à pied escorté par un petit moricaud, qui avait chargé nos valises. Par une traverse très noire, nous gagnons la principale rue bordée de beaux arbres, éclairée par des lampes électriques à incandescence; c'est là qu'est situé notre auberge, logis médiocre, mais où, grâce à la promptitude de l'abbé, nous avons les deux meilleures chambres.

Après un dîner assez modeste, nous allons nous reposer, je ne dis pas dormir, parce qu'un bal installé dans un café voisin a fait vacarme une bonne partie de la nuit.

Dimanche 12 Avril — Le ciel s'est éclairci, et quoiqu'il y ait encore des nuages, le soleil brille fréquemment. La matinée est très fraîche, ce dont on ne peut s'étonner, puisque Sétif est à

l'altitude de 1100 m.
A huit heures, l'abbé va dire sa messe dans l'église paroissiale, qui est bâtie dans le style roman : elle est vaste et bien décorée. Mr et Mme Loubdelet, une dame, et moi assistons seuls à la messe.
Je vais ~~seul~~ à la gare, pour reconnaître ma malle dont je ne m'étais pas inquiété la veille : en sortant de la porte de Constantine, je suis accosté par un bel Arabe, proprement vêtu, qui me propose de me faire visiter le village nègre, dont on aperçoit les tentes misérables à quelque distance « Non, lui dis-je, je connais. » Il continue à cheminer à côté de moi sur le petit sentier qui conduit directement à la gare, et nous arrivons devant un groupe de trois Arabes accroupis par terre et en train de jouer. Il y a là trois noyaux de noix, et une graine de poivre, que l'un des joueurs recouvre successivement et très vite avec les noyaux. Les autres parient où se trouve la graine, et manient des écus et

des pièces d'or. « Regardez, me dit-il, comme les Arabes sont bêtes, de jouer ainsi. C'est le fils du caïd de ? (ici un nom inintelligible), il est très riche »
Je lui réponds : « Oui, c'est idiot, et encore plus à un pareil jeu : en regardant bien, on voit très-bien où est le grain »
Alors subitement, mon Arabe tire cent sous, et les jette, me demandent où est le grain. Je lui indique, et il gagne 5 francs. Il remet les 10 francs, je lui indique encore, mais je vois le joueur changer prestement la graine, et empocher l'argent.
Il me supplie alors de jouer pour lui faire regagner ses 5 francs : « Non, je ne joue jamais, alors même que je serais sûr de gagner, et d'ailleurs je n'ai pas d'argent : c'est un de mes amis qui tient la bourse. » Je m'en vais, bien convaincu que ce sont là quatre filous. L'arabe me suit encore sans mot dire, puis au moment d'arriver à la gare, me demande l'aumône de quelques sous.

En sortant de la gare, je retrouve

le gamin Biskri qui m'avait conduit à l'hôtel la veille. Il était accompagné d'un garçon coiffé du fez et assez bien vêtu, paraissant intelligent et parlant très correctement : c'est un ancien enfant de troupe, qui veut devenir, dit-il, tirailleur et officier.

Ils avaient vu l'Arabe près de moi, et d'après ce qu'ils m'en disent, c'est un filou de profession, analogue aux joueurs de bonneteau de la banlieue parisienne.

Le Biskri s'attache à ma fortune, et me montre les beautés de Sétif, ville à peu près sans intérêt du reste.

Les grands marchés se tiennent le mercredi et le vendredi sur un vaste terrain situé hors de la ville, au delà de la porte de Biskra. Il est à peu près vide. Pourtant quelques chameaux chargés stationnent, et j'en prends l'image, ainsi que celle de



Fig. 98

mon jeune guide. Un vieil Arabe qui est lui aussi un racoleur pour les jeux, vient rôder autour de moi pour me proposer des médailles romaines; mais nous ne pouvons nous entendre sur le prix.

En rentrant en ville par la porte de Bis-kra, je photographie un groupe d'indigènes accroupis au soleil devant le trottoir. En face d'eux, on est en train de charger des chameaux, et c'est réellement amusant de voir ces animaux



Fig. 99.

regimber en beuglant et montrant les dents à ceux qui veulent les faire agenouiller; puis continuer à crier et à se démener pendant le charg-gement. On les relève en tirant par la queue, et aussitôt ils cessent toute protestation,



Fig. 100

et ne bougent plus.
On est en train de construire un beau théâtre, trop important pour une petite sous-préfecture algérienne qui sur ses 12000 habitants n'a que 2500 Européens.
La Mosquée est un édifice assez coquet placé tout près de la porte d'Alger. Non loin de là, je rencontre un superbe arabe à barbe blanche, portant sur son burnous éblouissant la croix d'officier de la Légion d'Honneur.

Vers midi, départ pour Alger. Sur le quai de la gare, l'abbé engage la conversation avec le gendarme de service, qui est de Bélesta dans l'Ariège, et lui raconte l'aventure semblable à la mienne qui vient de lui arriver sur le chemin de la Gare, sans doute de la part des mêmes filous.
Un gendarme indigène qui l'accompagne, est réellement joli garçon dans son beau costume, veste bleue foncé, pantalon bouffant bleu clair, bottes, haïk à turban blanc.

Le trajet s'effectue dans de vastes

plaines sans arbres, où de loin en loin sont disséminées des fermes françaises.
A Bordj-bou-Areridj, centre assez important, qui est au nord de la station, on aperçoit un château fort assez pittoresque.
Après El Achir, on s'engage dans un tunnel de 2300 mètres que le train a mis plus de 5 minutes à parcourir. Le sol est devenu très accidenté, et porte au milieu de nombreuses touffes d'alfa, des genévriers et des pins rabougris. Les lits des oueds desséchés sont indiqués par les lauriers roses.
Des stratifications calcaires très accusées, parfois verticales, se montrent au travers des masses d'argile.

A la station de Mansourah un petit Kabyle au front saillant vend aux portières de petits bouquets de violettes fort bien tressés.

L'herbe qui dermine est maintenant en touffes grises d'aspect desséché.
On aperçoit à gauche une montagne dénudée portant quelques champs de neige : ce doit être le djebel Kteuf (2000m)

qui appartient au massif des monts du Zhodna.

A Msita, où le train s'arrête 10 minutes pour un croisement, stationnent de nombreux Kabyles dont la physionomie est bien différente de celle des Arabes (front bombé, figure carrée, yeux souvent bleus, au lieu du front fuyant du nez busqué, et des yeux noirs de l'Arabe).

Voici le fameux défilé des Portes de fer, qui s'ouvre au milieu d'une barrière rocheuse qui semblait barrer la voie du chemin de fer. D'immenses strates de calcaire rougeâtre se présentent à peu près verticalement, donnant par endroits l'impression d'une scie de rochers. J'en prends une photographie, quoique le train ait une marche assez rapide.



Fig. 101.

Les aspects se succèdent d'ailleurs très pittoresques, à partir des Portes de fer, ou



Fig. 102

Biban.
Les grandes stratifications se dessinent encore très nettes dans la structure des montagnes, et dans les vallées où court la voie, la présence de l'olivier cultivé change la note générale du paysage. Les bouquets de pins et autres arbres verts deviennent très nombreux sur le flanc des escarpements rocheux.



Fig. 103

Voici un superbe ravin, où une grande falaise rocheuse se mire dans les eaux d'un oued aux bords entourés de lauriers roses.



Fig. 104

Nous arrivons à Bordj des Beni-Mansour, d'où part l'embran-

-chement de Bougie : notre compartiment demeuré à peu près vide depuis Sétif, se remplit bruyamment de nombreux et volumineux paquets et de quatre personnes, dont une dame laide et bavarde.
Le chemin de fer parcourt une belle plaine bien cultivée où abondent les oliviers. A droite se dresse resplendissante et superbe la grande masse montagneuse du Djurjura, dont les cimes neigeuses (Aboukeur) atteignent 2300 mètres. Le panorama, en face la station de Maillot, est réellement très beau.
Malheureusement la lumière a déjà beaucoup baissé, et le soleil est près de se coucher quand nous dînons au buffet de Bouïra. Le trajet se continue ensuite dans la nuit, et il faut se contenter d'écouter les commérages de la dame (Mme Veuve Nidérkorn, de Paris), qui voyage en compagnie de trois jeunes gens dont un médecin breton.
La conversation finit par devenir théologique, grâce à l'abbé, et je somnole à demi, quand le train stoppe à Menes-

-ville (embranchement de Tizi-Ouzou), et s'adjoint plusieurs wagons pour recevoir les nombreux voyageurs.

Voici la Maison Blanche, et bientôt dans la nuit noire, on commence à apercevoir chatoyant dans le lointain les lumières d'Alger. C'est bientôt une véritable illumination féerique, qui cesse quand nous approchons tout à fait. «Alger, tout le monde descend de voiture.» Il y a une foule énorme; nous nous décidons pour l'hotel de l'Oasis, bien installé sur le quai du port; où l'on nous donne deux chambres contiguës.

Lundi 13 Avril — Quel bonheur! il fait très beau. Le soleil d'Afrique ne veut point nous bouder pour notre dernière journée.

Le premier soin est d'aller à la poste chercher une bonne petite lettre, puis à la Compagnie Transatlantique pour s'assurer des places qui nous ont été retenues. Nous aurons les 85 et 87, sur le Chanzy, le plus beau steamer de la Compagnie en Méditerranée.

Un coup d'œil aux énormes bambous

des squares, et nous longeons le quai, d'où la vue s'étend magnifiquement sur le port, les jetées, et la mer. Une vingtaine de vapeurs sont stationnés. Voici la place du gouvernement, qui me semble embellie depuis mon dernier voyage, et où l'animation est extraordinaire.



Fig. 105

Au delà la ville haute se dessine très blanche, mais certainement moins Arabe qu'il y a quinze ans. A ses pieds par l'ouverture d'une rue, on aperçoit l'une des tours de la cathédrale St Philippe.



Fig. 106

La grande Mosquée, Djama-Kebir, qui est accroupie au coin de la place, est éblouissante de blancheur, et dessine merveilleusement ses silhouettes éclatantes sur le fond bleu foncé

S.C.D. TOULOUSE III B.U. de SCIENCES



Fig. 107

du ciel. Mais on sent trop l'Europe dans l'ornementation voyeuse de ses fenêtres et de ses coupoles, et on a la sensation très nette que la couleur locale primitive baisse beaucoup à Alger, où les maisons indigènes sont trop remplacés par de grandes bâtisses parisiennes, et où les costumes subissent peu à peu l'outrage d'une modernisation très fâcheuse.



Fig. 108

Dans la rue Bab el Oued dont nous suivons les galeries en arcades, le mouvement est très actif. Derrière le théâtre nous prenons le boulevard à gradins qui s'élève vers la Kasbah, et le long duquel se sont édifiées des maisons confortables. Des enfants demi-nus jouent çà et là. Du boulevard Gambetta

Nous tournons à droite par la rue de la Victoire, que dominent à gauche les lourds contreforts de la vieille citadelle. Auprès de la prison civile, et du lazaret des femmes, des indigènes flânent paresseusement au soleil, pendant qu'un barbier rase l'un d'eux. J'essaie d'emporter dans mon appareil le souvenir de cette scène, et nous descendons rapidement vers la mosquée de Sidi-Abd-El-Rhaman, passant à côté d'une batterie de quatre canons revolver à bouclier, que garde un zouave en sentinelle.

La vue est splendide sur la Bouzaréah et sur Saint Eugène, et sur la mer agitée.



Fig. 109

Dans le cimetière qui entoure la mosquée, plusieurs mendiants aveugles, quelques vieilles femmes réclament une aumône.

A travers le jardin Marengo, puis devant le lycée et la rue Bab-Azoun, nous

rentrons déjeuner à l'hotel, puis prendre le café sur la terrasse qui regarde le port.

Je veux utiliser l'après-midi pour donner à l'abbé une idée exacte de ce beau pays en faisant aux environs une grande promenade. Nous prenons à raison de 3 francs l'heure, une voiture découverte dont le cocher d'origine espagnole a une physionomie assez avenante.

Par les rampes Rovigo, nous montons jusqu'à la Kasbah, que nous traversons. Quelques gnes juives de bas étage nous interpellent, avant que nous arrivions à la porte voutée du Sahel, où existe un corps de garde des zouaves. Un bois de pins assez fréquenté par les promeneurs, s'étend au pied du vieux fort l'Empereur, aujourd'hui déclassé et transformé en magasins militaires. Nous montons vers El Biar, au travers d'un paysage splendide : derrière nous la baie étale ses eaux d'azur, à droite les hauteurs pittoresques de Bou-Zaréa où les coupoles blanches de l'Observatoire attirent l'œil (400 m d'altitude). Non loin

de l'observatoire, un grand fort en amphithéâtre, et plus bas la belle silhouette de Notre Dame d'Afrique.
La campagne est merveilleusement cultivée, et les villas somptueuses se succèdent, édifiées en style mauresque au milieu de magnifiques jardins : les plus belles sont la propriété d'Anglais ou de Juifs, et quand le cocher nous donne ce détail, on sent toute la haine que tout le peuple ressent pour l'Israélite, et qui est un trait d'union avec l'Arabe.
Nos compagnons de route de la veille, qui montés à Beni Mansour, venaient de parcourir les gorges du Chabet, nous avaient raconté quelques faits assez suggestifs à ce point de vue, faits qu'ils tenaient du reste du conducteur de la diligence qui va de Sétif à Bougie.
Sur je ne sais quel trajet, le chemin traverse un oued habituellement desséché, et on a jusqu'à présent jugé inutile d'y construire un pont. Quand les pluies ont grossi le torrent, la voiture passe à gué, et les voyageurs franchissent les passages sur le dos d'indigènes qui trouvent

là quelques profits. Or un jour, l'oued étant grossi, un juif se trouvait dans la diligence : tous les arabes refusant de le passer, ne voulant pas se souiller par ce contact impur. « Imbécile, dit le cocher à l'un d'eux, demande lui dix francs pour le passer, et puis quand tu seras au milieu de la rivière, fais un faux pas, et flanque le dedans. » Cela se passa ainsi : après bien des marchandages, le juif donna 10 francs payés d'avance, et prit ensuite le bain froid le plus réussi dans l'eau trouble de l'oued, dont il sortit à grand peine, au milieu de la joie bruyante des spectateurs de la scène. Il reviendra cela aux indigènes en les ruinant par quelque emprunt usuraire.

Voilà notre cocher qui s'engage au grand trot dans le parc du petit Lycée, où devant la façade, tout le personnel en habit noir attend solennellement la visite du ministre Combes : l'arrivée de notre véhicule, qu'on prend pour la calèche officielle cause un émoi, puis une stupéfaction quand on voit passer de-

-dans et très vite un casque blanc et un curé. Nous avons bien ri, et le cocher a dû bien souvent depuis lors se vanter de cette farce.

Par de délicieux chemins ombragés et embaumés du parfum des fleurs, nous arrivons sur les hauteurs qui dominent Mustapha Supérieur, et la voiture traverse au trot le cimetière européen, dont la plupart des tombes sont littéralement couvertes d'arbustes en fleurs. La vue sur Alger, et la baie est absolument féérique: au dessous, au premier plan, s'étagent dans la verdure les villas et les grands hôtels de Mustapha: plus bas, les lignes de Maisons de Mustapha inférieur, et le grand champ de manœuvres, qui s'étend presque jusqu'à la plage. Plus loin c'est la ville blanche qui se profile au dessus des quais et du port, sur les massifs rougeâtres et verdoyants de la montagne.



Fig. 110

De riches villas s'élèvent de part et d'autre du chemin. Pendant que nous avons mis pied à terre pour examiner de près l'une d'elles, quelques femmes arabes viennent à nous sur le chemin, revenant sans doute du grand cimetière arabe qui longe la route d'Alger au Jardin d'essai. Tant qu'elles sont loin de nous, elles marchent les voiles relevés, mais se cachent bien vite, et s'enfuient en courant quand elles nous voient braquer sur elles la terrible lorgnette.



Fig. 111



Fig. 112

Après avoir parcouru les allées de pins et d'eucalyptus du Bois de Boulogne, nous descendons rapidement par un joli ravin boisé jusqu'à Birmandreis, dont la place ombragée d'arbres est ornée de

deux édicules carrés en forme de Koub-bas blanches, qui sont simplement l'abri d'une pompe. Notre cocher éprouve le besoin de s'y humecter le gosier dans un café.

A travers des vignobles fort bien tenus, et des cultures variées (néfliers du Japon), nous montons jusqu'à Koubba, où sont les grand et petit Séminaires, dont l'aspect est majestueux, et le dôme arabe se voit de très loin. L'église paroissiale située tout près, est bâtie dans un bon style byzantin, et porte aussi une coupole blanche.

En route pour Hussein-Dey et le Jardin d'essai, où nous mettons pied à terre. J'avais conservé de ma visite à ce jardin un souvenir précieux: mais que de changements dans ces quinze années.



Fig. 113

Voici des yuccas gros comme de vrais arbres, d'où émerge une forêt de hampes blanches fleuries.

Les cultures de

bananiers sont extrêmement étendues, mais ne comprennent que des arbres de petite dimension. L'allée la plus stupéfiante est celle des Ficus Roxburghii. dont les racines adventives pendent vers le sol et finissent par le rejoindre formant des troncs fantastiques qui atteignent jusqu'à 4 mètres de diamètre. Le rond point qui occupe le milieu de l'allée, est d'un effet extraordinaire.

Les terrains sablonneux qui séparaient autrefois le jardin de la mer, sont aujourd'hui occupés par des maisons et par une grande rue que suivent les tramways à vapeur d'Alger à la Maison Carrée.

La route se poursuit très longue au travers de Mustapha, toujours très animée : un grand nombre de Kabyles pieds nus, poussent devant eux des ânes chargés de sacs de charbon, ou de cages pleines de volailles.

Mustapha est maintenant une vraie grande ville, avec des maisons de 5 et 6 étages, et d'immenses hôtels de premier ordre. La démolition des remparts

d'Alger qui se poursuit activement en ce moment, fera disparaître la zône vide qui séparait la ville de Mustapha, et on aura alors une immense cité de 150000 habitants courant sur 6 à 7 kilomètres de côtes, depuis Saint Eugène, jusqu'à Hussein-Dey.

Je continue seul ma promenade sur les quais du port: trois vapeurs qui partent poussent leurs cris rauques. Les lames déferlent violemment sur les récifs du côté de Bab Azoun.

Après un dîner médiocre, et une courte promenade, nous allons dormir notre dernière nuit d'Afrique.

Mardi 14 Avril — Le soleil brille, mais se cache de temps en temps derrière de gros nuages: la mer éclairée par le soleil est d'un blanc éblouissant. Je vais retirer les malles laissées à la gare, et les faire enregistrer au bureau de la Compagnie Transatlantique, où l'encombrement est très grand. Le mauricaud qui a porté nos colis, a le toupet de me demander 5 francs; et malgré

ses protestations, je lui donne juste la moitié, ce qui est encore très beau : et pour le faire taire, je dois aller trouver un agent de police : Cela ne l'empêchera pas au moment du dé-part de nous saluer en souhaitant bon voyage.

Je vais flâner dans la rue Bab el Oued.



f. 114

Remarqué assez nom-breuses les servantes Mahonnaises, les cheveux roulés dans un foulard de couleur, la robe brune plissée, un fichu blanc sur les épaules, le cou orné d'un collier de verroterie bleue. Je fais emplette de quelques bijoux et de diverses photographies ; puis nous allons déjeu-ner, et vers onze heures, tout étant prêt pour le départ, nous allons tran-quillement prendre le café, où plusieurs caïds splendides et plus ou moins décorés sont réunis autour d'une ta-ble. Plusieurs d'ailleurs logeaient à notre hôtel, et y prenaient leurs re-pas.

L'animation commence à être grande

autour du paquebot, quand nous y montons : notre cabine est située au centre du navire à tribord.

De la dunette d'arrière, nous avons un beau coup d'oeil sur le quai et le mouvement des voyageurs. En face de nous au dessus des belles arcades qui soutiennent le quai, s'élèvent le palais Consulaire, et la Djamma Kebir.



Fig. 115

A droite le phare domine les bâtiments de l'Amirauté, devant lesquels 9 torpilleurs allongent leurs coques grises.



Fig. 116

Les passagers très nombreux et affairés, arrivent maintenant avec leurs paquets, et s'engouffrent dans le paquebot, pendant que les petites machines à vapeur embarquent les bagages avec un fracas terrible.

Midi, le ministre Combes n'est pas



Fig. 117

encore là, mais beaucoup de gens sont là pour le saluer au départ, généraux, officiers supérieurs, habits ou redingotes noires, caïds en manteaux écarlates. Voici l'amiral qui arrive en canot avec son officier d'ordonnance.

Enfin vers midi et demie, débouchent les voitures qui amènent la séquelle ministérielle : pas un cri. On hisse le pavillon du Général Chanzy, ainsi qu'une double corde de pavillons multicolores, et des pétards éclatent à l'avant. Ces gens éprouvent encore le besoin de



Fig. 118

nous retarder en se faisant des discours. Il est midi trois quarts quand son excellence se décide à embarquer : il

faut encore prendre le temps d'embar-
-quer les bagages qui occupaient au
fond qui tout entier.
Enfin la sirène a soufflé: le navire
s'ébranle, et franchit lentement la passe
du port. Un af-
-freux charbon-
-nier anglais
entre en ce mo-
-ment. Le tanga-
-ge commence
tout de suite, et
fait descendre du pont dans les cabines
un grand nombre de passagers.



Fig. 119

Le superbe panorama de la ville étagée
sur les flancs de la montagne s'éloigne
peu à peu, se perdant dans la brume. Je
passe tout mon temps sur le pont supérieur
du centre du navire, où je causse un peu
avec un chanoine de la Rochelle qui
a prêché le carême à la Cathédrale d'
Alger. L'abbé résiste d'abord assez bien,
mais vers 3 heures, il rendit et descend
pour s'étendre dans sa cabine.
Je monte quelquefois sur la passerelle
de quart, où le vent est très violent.

Le nombre des malades augmente beaucoup. Au dîner, un des convives éprouve le besoin d'envoyer sur la table son déjeuner, et ce service inattendu coupe les appétits.
La nuit tombant assez fraîche, je vais chercher ma couverture : je trouve dans ma cabine, sur le lit du bas, l'abbé Senderens qui s'est fait apporter quelque nourriture : sur le divan, un officier en bourgeois est couché et mange aussi. « Cela va assez bien, dit l'abbé. » - Je me hisse jusqu'à ma couchette pour prendre ma couverture, quand j'entends au dessous de moi des bruits de cascade. « Il a aussi que Monsieur l'abbé vous parle » me dit le capitaine. Je remonte bien vite sur le pont.
Un steamer français qu'on salue du pavillon passe à tribord. La nuit tombe, et derrière le soleil qui se couche, un mince croissant de lune s'abaisse peu à peu sur l'horizon. Mais le froid devient trop vif, et vers 8 heures, je me couche. Le tangage continue à être très fort.

Mercredi 15 Avril — La nuit n'a pas été mauvaise, et malgré la chaleur étouffante, et le bruit assourdissant que procure la machine, j'ai dormi pas trop mal. Je compte par distraction le nombre de coups de piston par minute; j'ai trouvé 82.

A sept heures, on sonne le déjeuner, le garçon vient demander ce que nous voulons à Rien, lui dis-je, je me lève. Après une toilette rapide, je monte sur le pont: le soleil ne brille pas, la ligne circulaire qui forme l'horizon est gris d'acier. Je vais au salon prendre du thé et quelques Albert; et je remonte sur le pont supérieur où le vent de nord-ouest souffle violemment: je m'assieds à l'abri du roufle. Vers huit heures le roulis devient intense: le navire qui file très vite, coupe droit les grandes vagues, et le vent soulève un embrun qui commence à nous arroser ferme. Bientôt la position n'est plus tenable, il faut descendre, et je suis trempé, rien que pour parcourir quelques pas sur le pont couvert, et me ré-

-fugier dans la cage d'escalier des premières.
La violence du vent et la houle augmentent, et c'est une vraie tempête que nous traversons vers dix heures au moment où la cloche du déjeuner sonne sans succès. Le capitaine interrompt son déjeuner pour aller se rendre compte. Des piles d'assiettes s'écroulent avec fracas, les chaises se renversent.
Il y a là un passager qui a déjà fait dix-huit traversées d'Afrique, et qui est malade pour la première fois.
Pour ma part, je reste, mais suis assez las dans cette gymnastique perpétuelle.
Les malheureux passagers de quatrième classe, mouillés comme des canards, se réfugient où ils peuvent, tandis que l'eau qui couvre le pont ballotte leurs bagages : un panier d'où dévoulent du pain et d'autres victuailles, une longue pipe arabe, une culotte rouge roulée se promènent lamentablement dans l'eau, dont le courant rapide change de direction à chaque instant.
Les matelots ont endossé leurs costumes

de mauvais temps, capes de caoutchouc, bottes caoutchoutées.

Mais voici le soleil qui perce timidement les nuages, et les côtes illuminées par le soleil, commencent à apparaître au loin. Il est une heure; dans une heure au plus, nous serons à Marseille. Les lames sont déjà moins brutales, et l'approche des côtes fait sortir du pâteau des physionomies inconnues. Trois vapeurs passent non loin de nous, mais on n'aperçoit ni barque, ni brick; le vent est trop fort. Les grandes falaises de rocher se dessinent de plus en plus nettes. C'est le port.

L'amarrage est long et pénible: il est deux heures et quart au moment où le Général Chanzy est amarré à ses pontons d'accès. Combes paraît alors en tuile et cache-poussière d'alpaga gris, et ceux qui l'attendent se croient encore obligés de dégorger leur petite harangue. Encore un retard pour nous.

On me remet une dépêche qui m'a été

adressée, et après la visite de la Douane qui ne me fait même pas ouvrir ma valise, j'accompagne mon brave abbé à la gare, pour revenir ensuite attendre ma malle, qui ne m'est délivrée qu'après deux heures d'attente, sans enquête sérieuse des douaniers. L'organisation de notre premier port de France laisse bien à désirer pour le service des paquebots à voyageurs.



Fig. 120

Quand je montai à Notre Dame de la Garde, le vent continuait à souffler avec une violence excessive, le vent y poussait les portes avec une fureur redoutable. Je rencontrai sur le trajet mon camarade Joseph Marty avec sa femme.

J'avais juste le temps de dîner et de reprendre le train qui me ramenait à Montpellier vers onze heures et demie, auprès de ma chère femme et de mes fillettes.

Le voyage est heureusement terminé, et me laissera d'excellents souvenirs. Quelque temps après, j'apprenais qu'en ma qualité de président de Section du Congrès de Carthage, le bey de Tunis m'avait nommé commandeur du Nichan Iftikar (l'Ordre de la Gloire), poussant l'amabilité jusqu'à m'offrir les insignes. C'est l'épilogue de cette charmante équipée.

Table des Matières.

Marseille, ... page 3
Notre Dame de la Garde, ... 4
la Cathédrale 6
le St Augustin 6-9
Marseille à Tunis 11
La Sardaigne, ... 16
La goulette 23

Tunis 24
La messe des Rameaux 30
Ma chambre 34
Les souKhs 39
Le marché 47
L'église Ste Croix 53
Le Dar-el-Dey 55
Le Quartier Juif 60
La synagogue 62
La gare italienne 64
Le Bardo 65
Séance d'ouverture du Congrès ... 71
Retraite aux flambeaux 72
Illumination des souKhs ... 73
La route de Carthage 75
La Basilique 77

L'archevêque et le P. Delattre ... 78
Les antiquités de Carthage .. 80
Réception à la Résidence .. 87
Route de Bizerte 89
Le lac de Bizerte 95
Les ports 98
La fantasia 101
Les camelots indigènes ... 107
Les vieilles rues Arabes ... 108
Encore les souks 111
La retraite Arabe 118
La Messe de Pâques 119
Les abords de la Kasbah ... 122
Les souks 126
Le troubadour arabe, ... 128
Les tatoueurs 129
La foule de la rue 131

De Tunis à Bône 132
Béjà 135
Guardimaou 137
Souk Arhas 138
La descente sur Duvivier .. 139
Bône. L'arrivée 139
Hippone 141
La ville et le port 143

Bône à Constantine 147
Constantine 148
La Cathédrale 149
Le Rummel 150
Constantine à Biskrah 151
Les cigognes 152
Les lacs salés 153
Batna 154
El Kantara 156
Biskra 158
L'hopital arabe 163
Les jardins Landon 165
Le moulin arabe 167
L'oasis 169
Les Ouled-Naïl 172
Le marché 173
Le Sahara 178
Constantine 181
La pointe de Sidi-Rached 182
Les ravins du Rummel 183
Sétif 188
Les filous arabes 189
La ville 191
Sétif à Alger 193
Les portes de fer 195
Le Djurjura 197

Alger 198
La ville 199
La campagne d'Alger 202
On nous prend pour le Ministre. 204
Le Jardin d'essai 207
Le Général Chanzy 211
La traversée 213
Retour à Marseille 217
Epilogue 219

Paul Sabatier

Les mosquées.

Tunis. Grande mosquée de l'Olivier.

Voir p. 56. p. 267 frontispice



Vu du belvédère du Dar el Dey.

Mosquée de l'Olivier (vue latérale)

Mosquée de Sidi-Garrem



Souk des Cheschias

Tunis - rue Souk-el-Belah.



Tunis - Djama-ès-Sidi Ben Arous.



Vu du Sommet de la rue de la Kasbah.

Tunis - à gauche du Dar el Dey.



en montant vers la Kasbah.

Tunis - Vue du Boulevard Bab.



Hotel de la division.

Ménara.

Grande mosquée.

Mosquée de la Kasbah.



Rue des Teinturiers.



Minaret de Biskra



Vu du marché.

Mosquée de Sétif.



Porte d'Alger

Rue de Constantine.

Alger – Djama-Kebir.

Statue du Duc d'Orléans



Place du Gouvernement.

Djama-Kebir. (Vue du quai).



Portes et remparts

Tunis. Bab-el-Bahar (Porte de France)



Bab-Menara



Bab-Djedid



Bab Sidi-Garrem

Kasbah <---



Kasbah - Vue de l'extérieur.

Abreuvoir ---



Porte Sidi Abdallah →

↓ Bardo

Bizerte - Entrée du vieux port.



....La ville

↓ Nouvel avant port

Types indigènes.

Tunis. Au marché



Principale porte.

Porteur avec son cabas plein.



Rixe

Devant la façade d'entrée.



Rue d'Italie
Petits commissionnaires à louer.

Autour de la porte de France.



Rue de l'Eglise.



Grand Bazar africain

Vers les Soukhs.

Deux petites Bédouines



Rue Al-Djazira.

Dans la Rue des Teinturiers.



Près de Bab-Menara.



Rue Soukh-el-Belah.



Vers les Soukhs ←

Entrée de la Rue Bab el Fellah.

Rue Al Djazira ←



→ Vers la Kasbah.

↓ Vers la Rue des Teinturiers.

Rue du Pacha.

Voir p. 59.



↓ Vers Bab-Souïka.

Carrefour Bab Souïka.

Vers la Kasbah ←



→ Vers la rue de Carthagena.

Rue de la Kasbah.



Vers les Soukhs.

Juif. Pâtissier

Devant Bab-Djedid.



Fontaine.

Près de Bab-Djedid.



Troubadour

Vers la Kasbah.

Le Troubadour. Bab Djedid



Sur la route de Carthage à la Malka.



....Cactus

Sur le quai du vieux port.



à Bizerte. Gendarmes indigènes.

Sur le quai de la vieille Douane



Vieux pont de Tois.

Entrée du canal à Bizerte, en attendant les bateaux des Congressistes.

En gare de Bòjà.



Bône. Le marché arabe.



Au marché.



Marchands de foin, blé, avoine.



Chargement d'un chameau.



Marchands de lézards.

Ane

Chèvre

Biskra. Rue des Ouled-Naïl.



Près du cimetière de Mustapha

Villa



Supérieur — Femmes arabes effrayées.

Alger - près de la prison.



Barbier en fonction

Indigènes au soleil.

Setif.

Porte de Biskra

Eglise



Notre Biskri

Chameaux au repos.

Café nègre.



Théâtre

Porte de Biskra

Devant la Mosquée



Tunis. Sétif.

Chameaux.

Tunis. Rue d'Espagne.



Tunis. Devant Bab-Sidi-Garrem

Bâtiment de l'Octroi



Cheval Chameaux Âne

Sétif. Sur le champ de foire.



Chameaux, Chamelle et Chamelon.



Au marché



Sur la route du Vieux Biskra



En route pour le Sud.

Jardins Landon

Marseille. Carthage.

Edifices modernes.

Marseille. La Cathédrale.



... Notre Dame de la Garde

Pris du St Augustin en marche.

Carthage. La Basilique.



... Le musée

Vache.

Carthage - Chapelle St Louis.



Musée

Hippone. Alger.

Autel de St Augustin.



à Hippone.

Vue sur Bône.

La basilique d'Hippone.



Alger. Palais Consulaire.

Djama Kebir



quai

Vu du pont du Général Chanzy.

Monuments divers.

Aqueduc Romain.



Entre la Manouba et Djedeida.

A Carthage. Vieux restes.



Moulin Arabe au Vieux Biskra.



Panoramas.

Du haut du Dar el Dey. à Tunis



La Colline de Byrsa.



Bizerte vue du Lac.



Vue générale de Bône.



...Quai des paquebots.

Prise de la gare des minerais

Cours National Santons

Kasbah.

Vue du minaret du vieux Biskra.



...Montagnes

La mer de palmiers.

Fort



Alger--
Mustapha

---Horizon
--Port
-Champ de manoeuvres

La baie d'Alger, vue du cimetière de Mustapha Supérieur.

Entre Ghardimaou et Souk-Arras.



La Medjerda.

Entre Constantine et Biskra.



Djebel Tugurt.

Entre Constantine et Biskra



près d'Ain Smila

Constantine. Les ravins du Rummel.

Kasbah

Lycée

Hôpital civil



Pris du pont El Kantara

Tunnel naturel.

Du haut du minaret du vieux Biskra.

Enfants



Rue

Terrasses.

Avant d'arriver à Beni-Mansour

Alger

Oued



Sétif.

(pris pendant la marche).

Portes de fer.

Les Biban, près de l'entrée.

Alger ←  → Sétif.

pris du train en marche rapide.

Fil

Alger ←  → Sétif

Pris du train en marche.

Alger ←  → Sétif.

Pris du train en marche.

La place du Gouvernement.



Statue du duc d'Orléans.

Clocher de la Cathédrale



Phare Marine (torpilleurs)



Le port (vu du Général Chanzy).

Divers.

Marseille. La Joliette.



Pris du St Augustin au départ.

Bône. Cours National.



Bône. Cours National



Bâteaux des Congressistes.



après l'embarquement (pris du bâteau).

Pêcherie du goulot. La levée du filet



Sur le lac (pris du bâteau).



L'un de nos bâteaux.

Porte de l'hopital arabe.

Inscription Arabe.



Mon petit Maltais

Place de la Kasbah

Tramway.



→ Dar el Dey.

--- Kiosque des tramw.

↓ Kasbah

Koubba

Tunis



→ Bardo

Au dessus du tunnel du Chemin de fer.

Marché indigène à Oued Meliz.



(pris du train en marche).

Une villa à Mustapha Supér.



Golfe... ...Entrée.

Au jardin du Hamma.



Un yucca L'Abbé S.

Alger, à bord du Général Chanzy.

Hangars de la Cie Trans.

Quais.

Caïds



Passagers s'embarquant

Zouaves

Un gendarme



Le Ministre Combes.



Le Port

La mer.

Sortie du Port.



Voir pages 54, 57, 227 —

Panorama vu du Dar el Dey.



→ Grande Mosquée

Mosquée de Sidi Ben Arous

(Clichés de l'abbé Senderens)

Cours National.



Port. Kiosque en construction.

Cours National.



Cours National. Hôtel de ville.



→ Port

Eglise



→ Casernes

→ Cours national.

Cours National. Statue de Thiers par Mercié.



Port.



Marché arabe.





Basilique d' Hippone.



oliviers.

Autel de St Augustin.



S.C.D. TOULOUSE III BU de SCIENCES

Panorama vu de Mustapha Supérieur.



Villa à Mustapha Supérieur.



Quais du port, au départ du Gal Chanzy.



Quais du port.



Dans les jardins du Cte Landon.



moi Ali

Un fiacre de Biskra.



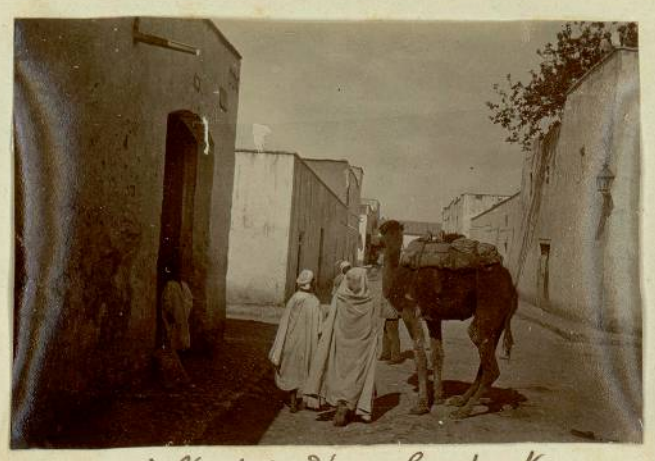
Sur la route du Vieux Biskra.



Hopital <-- --> Ville

Jardins Landon.





à l'entrée d'un fondouk.



S.C.D.
TOULOUSE III
B. U. de
SCIENCES